HISTOIRE

D'ÉMILIE MONTAGUE,

CINQUIEME PARTIE.

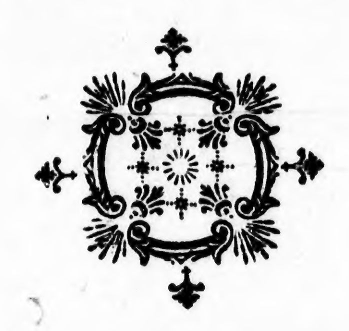
HISTOIRE

D'ÉMILIE MONTAGUE,

PAR M. BROOKE;

Imitée de l'Anglois, par Monsieur FRENAIS.

CINQUIEME PARTIE.



A PARIS,

Chez GAUGUERY, Libraire, rue des Mathurins, au Roi de Danemarck.



M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privil. du Roi.



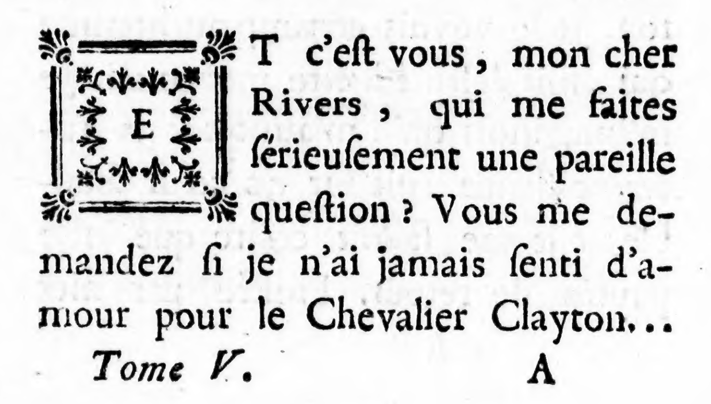
HISTOIRE
D'ÉMILIE MONTAGUE.



LETTRE CLXXXIV.

Miſs Emilie Montague, au Colonel Rivers.

A Roſe-Hill, ce 17 Septembre.



ET c'eſt vous, mon cher Rivers, qui me faites ſérieuſement une pareille queſtion? Vous me demandez ſi je n'ai jamais ſenti d'amour pour le Chevalier Clayton...

Non, mon Rivers, non. Jamais votre Emilie n'eut le cœur affecté de cette tendre passion avant qu'elle vît en vous le plus aimable des hommes, & que vos yeux ne me parlassent le langage d'une âme dont tous les sentimens paroissoient avoir la plus grande ressemblance avec les miens.

Oui, cher amant, nos âmes se ressemblent. Je ne vous ai jamais entendu parler que je n'aie, en même temps, senti que c'étoit mon propre cœur qui se développoit. Vos discours n'étoient que les miens, ornés du langage des Anges.

Je pensois bien du Chevalier Clayton. Je le voyois comme un homme qui étoit destiné à être mon mari. Je m'imaginois qu'il m'aimoit : la reconnoissance agit sur un cœur sensible; elle me faisoit croire que je le payois de retour. Pressée par mes

amis de conſentir à ce mariage, je me prêtois à leurs deſirs : mais je ſouffrois plutôt que je n'approuvois les pourſuites du Chevalier. Je n'avois pas le courage de réſiſter au torrent, & je ne m'oppoſois point à ſon cours. J'y cédois. De tous les autres hommes que j'avois vus, je n'en avois aimé aucun, & je m'imaginois que ce défaut d'affection venoit d'une froideur naturelle dans mon tempérament. Enfin, je n'avois pour le Chevalier qu'une eſtime languiſſante. Je m'efforçois de me flatter que c'étoit de l'amour. Je vous vis, mon cher Rivers; & ce moment fit évanouir mon illuſion.

Vos yeux me firent ſentir pour la premiere fois que j'avois un cœur. Vous reſtâtes quelques ſemaines avec nous. Avec quel tranſport je me rappelle ces délicieux momens! Comme

mon cœur battoit lorſque vous approchiez de moi ! Quels charmes ne trouvois - je pas dans vos moindres diſcours ? Je ne vous entendois jamais parler que je ne ſentiſſe un plaiſir dont je ne pouvois me défendre. Je m'imaginois qu'il n'y avoit point de femme, en vous voyant, qui ne ſentît les mêmes émotions. Ma tendreſſe augmentoit inſenſiblement. Je ne m'appercevois pas des conſéquences qui ſeroient les ſuites du plaiſir indulgent que j'avois à vous voir.

Je ſentois que je vous aimois, quoique je doutaſſe encore de vos ſentimens. Mon cœur, cependant, ſe flattoit que le vôtre étoit également affecté... Ma ſituation prévenoit toute explication. L'amour a mille manieres de ſe faire entendre.

Que ces douces, ces délicates at-

tentions qui me disoient, sans le dire à d'autres, tout ce que vous sentiez pour moi, m'étoient agréables ! Qu'elles m'étoient cheres !

Souvenez-vous de ce jour, mon cher Rivers, où, assis sous un petit bosquet d'aube-épine, près les bords de la riviere, le Chevalier se leva avec toute la compagnie pour aller voir passer un vaisseau. Je voulus les suivre. Vous me jettâtes en ce moment un regard, & je ne pus m'y méprendre : vous désiriez que je restasse. Il y avoit, sans doute, de l'imprudence à m'arrêter; mais je ne pus prendre sur moi de vous refuser ce qui paroissoit vous faire plaisir. Je m'assis... Vous me serrâtes la main... & vos yeux me jurérent un amour inexprimable.

Ce moment, mon cher Rivers, fut décisif. Je fis vœu de n'être ja-

mais qu'à vous. Je pris la résolution de ne point sacrifier le bonheur de ma vie à la parade romanesque d'être fidelle à un homme qu'on m'avoit persuadée d'accepter pour amant. Je me déterminai à lui avouer la tendresse que vous m'aviez inspirée, & à le prier de me dégager des promesses qu'on m'avoit arrachées & que je ne pouvois remplir sans me rendre malheureuse.

Mon cœur brûle de l'amour de la vertu. Ma réputation, mon honneur, me sont plus chers que la vie. Quelle amertume ne se seroit pas répandue sur tous mes jours, si je ne vous avois vu qu'après en avoir épousé un autre!

Telle est la force de la sympathie qui nous unit, mon cher Rivers. La vertu, & ces sentimens d'honneur & ces égards délicats qu'exigent la ré-

putation, & qui sont si puissans dans des esprits susceptibles de tendresse, n'auroient servi qu'à rendre plus insupportables les tourmens d'un amour sans espoir.

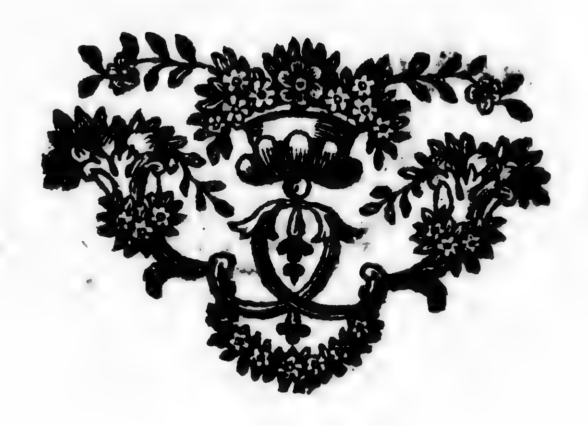
Je ne cesse point de me féliciter de vous avoir rencontré avant que ma situation m'eût rendue coupable en vous aimant. Hélas! que le crime est souvent peu éloigné de la vertu! Je tremble quand je pense que si je vous avois vu un mois plus tard, j'aurois été accablée du plus grand des malheurs.

Adieu, mon cher Rivers. Que ces inquiétudes ne vous tourmentent plus. Eh! en auriez-vous dû avoir? Souffrez que je vous fasse ce petit reproche.

Je reviens d'une visite que j'ai faite à quelques miles d'ici. Bell m'écrit qu'elle sera ici demain. Je

ſuis extrêmement impatiente de la voir. Que j'ai de choſes à lui dire de mon Rivers !

E. MONTAGUE.



LETTRE CLXXXV.

Miſs Emilie Montague, à Madame Temple.

A Roſe-Hill, ce 18 Septembre.

Je viens de recevoir votre lettre, ma chere & attentive amie. Vous voyez, ſans doute, la joie que me cauſe l'événement que vous m'annoncez. Rivers avoit, en quelque façon, ſacrifié la tendreſſe filiale à ſon affection pour moi, & je vous l'avoue, cela diminuoit la ſatisfaction que j'avois de me voir ſur le point de paſſer mes jours avec lui. Je puis donc maintenant l'épouſer ſans être expoſée à la réflexion pénible d'avoir

diminué le revenu d'une mere auſſi reſpectable!

Que je ſerois heureuſe, chere amie, ſi ma tendreſſe trop inquiétante me cauſoit moins de peine! mais je vous l'avoue... Je crains que je ne devienne, avec le temps, moins chere à Rivers. Je l'aime, avec tant d'excès, que je ne pourrois ſurvivre à la perte de ſa tendreſſe.

Il n'y a point de peines, point de tourmens, point de miſere que je ſouffriſſe avec plaiſir pour lui: mais ſi je perdois ſon cœur, je perdrois tout ce qui peut ſoutenir ma vie.

Ah! comment pourrois-je ſupporter ſes regards aujourd'hui ſi tendres & ſi paſſionnés, s'ils m'annonçoient quelque jour de la froideur & de l'indifférence!

Vous plaignez, ſans doute, aimable amie, un cœur qui puiſe ainſi ſes tourmens dans ſon extrême ſenſibilité... Mais pourquoi me laiſſé-je affecter de ces vaines craintes ? Jamais tendreſſe égala-t-elle celle de mon Rivers ? Un cœur comme le ſien peut-il jamais être ſuſceptible de changement & de caprice ? Ah ! ce ſera l'affaire de ma vie entiere de mériter ſon affection.

Oui, que ces imaginations ſombres s'éloignent de moi. Ces inquiétudes, ces craintes ne ſont que des chimeres. Je lui fais injure. Elles ne reviendront jamais agiter mon eſprit : elles renverſeroient les douces eſpérances que j'ai conçues d'un bonheur inaltérable.

J'attends à tous momens Monſieur & Madame Fitzgérald.

E. MONTAGUE.

LETTRE CLXXXVI.

Le Colonel Rivers, au Capitaine Fitzgérald.

VOus avez raiſon, mon cher Fitzgérald. L'amitié eſt comme l'amour; elle eſt plus l'enfant de la ſympathie que de la raiſon. Ce ſont des cauſes oppoſées à celles de l'amour qui la font naître; mais elle n'en frappe pas moins dans un clin d'œil comme l'amour. Elle eſt libre comme lui; la contrainte lui fait perdre tous ſes agrémens.

D'un principe, qui nous eſt incompréhenſible, les affections de ces deux paſſions prennent feu auſſi-tôt que deux perſonnes dont les cœurs ſont à l'uniſſon ſe voyent & s'obſervent.

Il n'eſt donc pas plus poſſible à d'autres de nous donner des objets d'amitié que des objets d'amour. Cela ne dépend uniquement que d'un choix libre.

Une longue & inſipide connoiſſance peut produire une froide eſtime : mais l'affection réelle fait une impreſſion vive & ſubite.

Le temps, la connoiſſance plus particuliere de la perſonne, ſon mérite approfondi, fortifient cette impreſſion : mais cela n'empêche pas qu'elle ne doive être volontaire.

J'ai ſenti cette eſpéce de ſympathie à votre égard. J'avois une inclination particuliere pour vous avant que je ſçuſſe ſi vous méritiez mon eſtime.

Votre figure, votre air, vos manieres me firent penſer d'abord que vous aviez des vertus.

Il y a du danger à ſe confier à ces

ſenſations prévenantes. La figure eſt, cependant, en général, un indice fidèle de l'eſprit & du cœur, & vous avez juſtifié mon opinion ſur ce point.

Je n'ai plus que quatre ou cinq jours à reſter ici. Je voudrois déja être à Londres.

A midi.

Voici une nouvelle ſinguliere. Ma mere vient de recevoir une lettre d'un de ſes parens qui revient en Angleterre. Il lui propoſe de me marier à ſa fille. Il lui donnera vingt mille livres ſterlings en dot. Ce n'eſt pas la moitié de ſa fortune, & il lui aſſurera le reſte.

Emilie.... & mon amour pour elle ne peut m'empêcher de lui trouver ce défaut. Oui, mon ami, elle a le défaut de porter la généroſité juſqu'à un excès romaneſque ; c'eſt le défaut de tous les eſprits innocens, & non

corrompus, du beau ſexe. Jugez du malheur dont je ſerois accablé ſi elle apprenoit cette nouvelle! Elle croiroit me prouver ſa tendreſſe en refuſant de m'épouſer pour que je fuſſe plus riche : mon intention eſt de hâter le moment d'obtenir ſa main.

Vous allez la voir, mon cher Fitzgérald. J'ai une grace à vous demander; c'eſt de ne la point quitter & de l'empêcher d'aller à Londres juſqu'à ce qu'elle ſoit à moi ſans pouvoir s'en dédire.

Votre chere Bell aura aſſez d'empire ſur elle pour la retenir. Je crains que mon parent n'ait fait part de ſes intentions à d'autres perſonnes qui ſeroient moins diſcretes que ma mere; Emilie en pourroit être inſtruite ſi elle alloit à Londres, & je ſerois perdu. Oui, mon ami, elle ne conſentiroit jamais à m'épouſer. Je connois ſon eſprit, & je ne puis prendre

trop de précautions pour qu'elle ignore abſolument cette circonſtance.

D'un autre côté, ce ſeroit manquer de délicateſſe de ma part ſi je l'en inſtruiſois. Il ſembleroit que je voudrois me faire un mérite de mon refus.

Ce n'eſt pas à vous, mon ami, qu'il faut dire que les préſens de la fortune me ſont inſipides, ſans la perſonne pour qui je ſouhaiterois d'en être favoriſé. Vous connoiſſez mon cœur. Vous aimez, & vous ſçavez qu'un homme qui aime ne peut avoir d'autre ſentiment.

Je puis même vous dire de moi quelque choſe de plus. Je ne déſire pas une augmentation de fortune. Il me ſemble qu'elle ſeroit incompatible avec mon mariage avec Emilie. Tout, à l'exception de l'indépendance, m'eſt indifférent; & les richeſſes ne me rendroient pas plus

heureux. Au contraire, elles pourroient déranger le plan de vie & de bonheur que je me ſuis formé. Elles m'exciteroient néceſſairement à faire des connoiſſances nouvelles & légeres, & quels ſont les gens riches qui n'en ont pas une multitude fatiguante! Et je perdrois ainſi des heures que j'ai conſacrées d'avance aux douceurs de l'amitié & au charme des plaiſirs domeſtiques.

Le revenu dont je jouis actuellement eſt ce qu'un homme ſage peut déſirer, & je vous aſſure que je n'en ſouhaite pas davantage.

La médiocrité me plaît. Les grands projets ont toujours été mon averſion.

Je vais précipiter tous mes arrangemens. Je compte pouvoir me rendre à *Roſe-Hill* lundi prochain. Je ſerai toujours agité d'une inquié-

tude extrême jusqu'à ce que je possède Emilie.

Que votre chere Bell ne m'abandonne pas dans cette occasion !

RIVERS.



LETTRE CLXXXVII.

Le Comte de B.... à Sir Guillaume Fermor.

A Richmond, ce 18 Septembre.

J'Ai fait un petit voyage, & je ne ſuis de retour ici que d'hier au ſoir. Je me réjouis de votre arrivée & je ſuis dans la plus grande impatience de vous voir. Je ſuis encore aſſez heureux pour avoir des impatiences à mon âge.

Ma petite Bell, comment ſe porte-t-elle? Je m'intéreſſe toujours infiniment à elle; je l'aime autant que je l'ai jamais aimée. Mais cachez cette circonſtance à Monſieur Fitzgérald, & que ſçait-on? Il pourroit, peut-

être, en avoir quelqu'accès de jalousie. Je suis un rival aussi formidable qu'on peut l'être à quatre-vingt ans.

Mais, que je vous ai d'obligation, mon cher Fermor, de m'avoir fait faire connoissance avec votre ami le Colonel Rivers ! Je sens si fort tout le poids de ma vieillesse que les jeunes gens qui viennent me voir, m'inspirent la reconnoissance la plus vive. La connoissance de toute personne agréable, & qui n'a seulement que trente ans moins que moi, m'est précieuse ; elle me flatte d'autant plus que j'avois moins de droit d'y prétendre.

Les avantages personnels ont toujours eu dans mon esprit un prix qui étoit infiniment au-dessus de celui que je donnois à ce qui n'étoit que l'effet de l'accident.

La jeuneſſe, la ſanté, la beauté, l'eſprit, ſont des biens réels. L'opulence, les titres, les diſtinctions ne ſont auprès que des avantages purement factices & de ſimple opinion. Ain, le jeune homme qui a la complaiſance de voir un vieillard; un homme, en bonne ſanté, qui viſite un malade; un homme de bon ſens qui ſe captive au point de paſſer ſon temps avec un ſot ou un fou; un bel homme même qui fait compagnie à un homme laid, ont, ſelon moi, des droits à la reconnoiſſance. Ce ſont eux, quelque différence qu'il y ait dans le rang ou la fortune, qui font la faveur.

J'ai joui du plaiſir de voir le Colonel Rivers paſſer un jour tout entier avec moi; & depuis ce temps, je n'ai pas eu, à beaucoup près, de momens auſſi agréables. Je voulois lui juſtifier tout le cas que je faiſois de votre re-

commandation; ſon mérite m'excitoit en même temps à lui ſuſciter l'idée de me revenir voir, & j'oubliai mon âge: je fis le jeune homme avec lui.

J'eſpére que vous viendrez paſſer quelque temps à Richmond, & vous penſez bien, je crois, ſans que je vous le diſe, que cette partie ne peut ſe faire ſans Monſieur Fitzgérald & ma jeune amie.

Je trouve le vin de Bourgogne & de Champagne tout auſſi bon qu'à vingt-cinq ans, & j'en ai une proviſion aſſez bien choiſie.

Adieu, mon cher Fermor, votre ami

Le Comte de B...



LETTRE CLXXXVIII.

Miſs Emilie Montague au Colonel Rivers.

A Roſe-Hill, ce 18 Septembre.

QUoi ! Encore des inquiétudes, mon cher Rivers ? Vous me dites que la forte émotion que me cauſa la vue du Chevalier Clayton, lorſque vous parûtes enſemble devant moi à Montréal, vous fit craindre que je ne l'aimaſſe. Vous fûtes jaloux de la rougeur qui me couvrit les joues lorſque vous entrâtes. Vous vous rappellez cette circonſtance avec regret. Vous avez encore dans l'idée que j'avois ſûrement quelque tendreſſe pour lui : vous voulez que je vous rende raiſon de la confuſion ſenſible où me jetta ſa préſence.

Homme injuſte! Pouvez-vous bien encore avoir des ſoupçons? J'avoue que je fus émue. Je me trouvai dans une confuſion trop ſenſible pour qu'elle pût vous échapper : mais, mon cher Rivers, le Chevalier étoit-il ſeul? Avez-vous oublié qu'il étoit accompagné du plus aimable de tous les hommes?

Le Chevalier étoit lui-même un fort bel homme. Je l'ai ſouvent admiré; mais ce n'étoit qu'avec ces yeux extatiques que l'on jette ſur une belle ſtatue.

J'écoutois froidement tout ce qu'il croyoit me dire d'agréable; ſa préſence ne me cauſoit pas la moindre émotion, même après une longue abſence. Mais quand vous parûtes enſemble, mon cœur fut agité d'un battement involontaire : je rougis, je devins pâle. Je ſentis que mes yeux montroient une douceur nouvelle; je tremblois

tremblois... Un mouvement plus vif dans toutes mes artères annonçoit mon vainqueur... Soyez assuré que je n'ai jamais soupiré que pour mon cher Rivers...

On m'annonce mes amis. Adieu.

E. MONTAGUE.





LETTRE CLXXXIX.

M. Fitzgérald, au Colonel Rivers.

A Londres, ce 18 Septembre.

VOtre lettre, mon cher Colonel, arrive presqu'au moment de notre départ pour Rose-Hill. J'y acheverai la mienne. J'espere vous y donner des nouvelles agréables de votre Emilie.

Vous faites très-bien de garder dans le secret la proposition qu'on vous a faite. Comptez aussi sur notre discrétion. Je serois bien charmé, cependant, quoique vous disiez contre la fortune, de voir la vôtre accrue de ces vingt mille livres sterlings. Il n'y a que la Demoiselle de trop.

Je ne vous loue point de votre dé-

licateſſe en cette occaſion ; ce ſeroit vous faire injure. Un homme qui penſe auſſi-bien que vous ne pouvoit pas en agir autrement ; vous n'agiſſez ainſi que de concert avec vous-même.

Je ſuis enchanté de la ſituation de votre maiſon. Placée au milieu d'un petit bois où l'œil peut ſaiſir toute la vue, elle offre, ſelon moi, le ſéjour d'un Maître heureux. Ces grandes perſpectives, où les objets & les yeux ſe perdent, annoncent qu'on cherche à ſe diſſiper hors de chez ſoi.

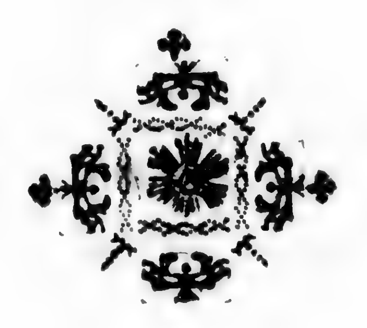
J'aime infiniment la campagne. Je crois que le goût pour les ſcènes champêtres eſt né avec nous. Après avoir, en vain, cherché le plaiſir au milieu des ouvrages & des prodiges de l'art, nous ſommes forcés de revenir au point d'où nous ſommes partis ; ce n'eſt que là, ce n'eſt qu'en jouiſſant de l'aimable ſimplicité de la nature que nous trouvons le vrai bonheur.

A Roſe-Hill, au ſoir.

Je ne ſçais ce qui afflige Emilie, mon cher ami : elle n'a preſque pas ceſſé de pleurer depuis notre arrivée : nous craignons qu'elle ne ſçache votre ſecret. Nous ne l'abandonnerons point juſqu'à ce que vous veniez, Hâtez-vous.

Adieu

FITZGERALD.



LETTRE CXC.

Miss Emilie Montague au Colonel Rivers.

A Rose-Hill, ce 18 Septembre.

Je suis trop sûre de votre estime & de votre amitié, mon cher Rivers, pour craindre de vous parler librement. Cependant que direz vous lorsque vous sçaurez ce qui m'engage à vous écrire?

C'est pour vous prier, mon cher Rivers, de suspendre, pendant quelque temps, notre mariage. Je vous prie de ne point me demander la raison de ce retard : vous devez être bien sûr qu'elle est forte.

Ne doutez, cependant, point de ma tendresse. Soyez persuadé, au

contraire, que toute mon ame eſt à vous, que vous m'êtes plus cher que la vie, que je vous aime plus qu'il n'a jamais été poſſible à une femme d'aimer. Je ne vis, je ne reſpire que pour vous. Si le ſacrifice de ma vie pouvoit vous rendre heureux, la mort me ſeroit douce.

Hélas! comment pourrois-je vous exprimer toute la tendreſſe de mon ame? Je ne connois point de termes qui puiſſent ſeulement en donner une idée. Je ſouffre, au-delà de tout ce que l'on peut ſe figurer, d'être obligée de vous faire une propoſition qui paroît ſi contraire à ma façon de penſer.

Mais je ſuis ſûre que, malgré la peine qu'elle vous fera à vous même, vous n'aurez pas le moindre ſoupçon que ma vive affection ſe ſoit altérée. Je ne pourrois ſoutenir l'idée même que vous pourriez vous l'imaginer.....

Je suis dans une agitation, dans une inquiétude, dans un tourment... Ah! je ne puis vous en dire davantage.

Je vous écrirai dans quelques jours.

J'ai encore quelque chose à vous dire. Oui, mon cher Rivers, je vous aime, & vous ne pouvez vous imaginer à quel excès. Mon amour est la passion la plus vive & la plus enflammée. Adieu.

EMILIE MONTAGUE.



TTRE CXCI.

Le Colonel Rivers, à Miss Emilie Montague.

A Bellfield, ce 20 Septembre.

NOn, Emilie, non, vous n'avez jamais aimé, vous n'aimez pas. Il y a déja bien long-temps que votre tranquilité sur notre mariage me cause une peine sensible. Aurois-je dû m'y méprendre? Cette attention portée jusqu'au scrupule, cette décence apparente, qui vous a si-tôt fait quitter ma sœur, n'auroit-elle pas dû m'éclaircir sur votre froide indifférence? L'amour avoit étendu son bandeau sur mes yeux.

Fille cruelle! Oui je le répete; vous n'avez jamais aimé. J'ai toute

votre amitié ; mais cette paſſion ardente, cet enthouſiaſme de l'amour, qui nous jette dans l'indifférence pour tout ce qui ne s'y rapporte pas, vous eſt abſolument inconnu. Votre amour n'eſt qu'imaginé ; il ne part point du cœur.

Il n'y a pas même juſqu'aux proteſtations que vous me faites de votre tendreſſe dans votre derniere lettre qui ne prouvent que vous ſentez vous-même votre indifférence. Vous répétez trop ſouvent que vous m'aimez ; vous en dites trop. Ce ſoin extrême à vouloir me perſuader de votre affection, ne ſert qu'à me faire voir que j'ai raiſon d'en douter.

Vous m'avez jetté dans un tourment affreux. Mille craintes, milles doutes, agitent ſucceſſivement mon eſprit... Quelqu'autre homme plus heureux.-----

O Ciel ! que penſé-je ? Ah ! par-

donnez, chere Emilie, si dans le trouble où je suis il me vient des idées qui vous sont injurieuses.--- Je vous rends justice. Je ne vous soupçonne pas d'inconstance. Je ne me plains que de votre froide indifférence. Vous vous êtes cru affectée. L'amitié vous a fait prendre le change; mais vous n'avez jamais senti les vives impatiences de l'amour. Sans cela, condamneriez-vous un homme pour qui vous avez, au moins, de l'estime, à des peines insupportables?

Vous avez la plus forte raison pour retarder cet heureux moment! Mais s'il y a une cause réelle, pourquoi ne me la pas dire? Pourquoi me la cacher? N'ai-je donc pas droit de sçavoir ce qui m'intéresse aussi vivement?..... Quelle peut donc être cette cause? N'êtes-vous pas libre?

Qui peut vous faire hésiter, si ce n'est vous-même?

Je pénétre ce que cache votre ſilence. Vous rougiſſez d'avouer que votre cœur eſt inſenſible. Vous étiez perſuadée que vous m'aimiez ; vous n'oſez dire que vous vous êtes trompée ; car enfin j'ai beau chercher dans d'autres circonſtances ce fatal motif, je n'en vois aucune qui ait pû le faire naître. Ce n'eſt ſûrement point l'état de notre fortune. Sa médiocrité ne vous a jamais effrayée, & vous ſçavez qu'avec la poſſeſſion de votre cœur, je me trouve plus opulent qu'un Monarque.

La vie, en effet, eſt ſi courte ! Le rôle que nous y jouons eſt de ſi peu de conſéquence ! Et que peuvent les richeſſes au bonheur ?

Les tendres affections du cœur ſont les ſeules ſources, les ſeules cauſes des vrais plaiſirs. Les titres les plus élevés & les plus reſpectables, aux yeux de la raiſon, ſont les doux noms

d'amie, d'épouse, de mari, de pere; & ce n'est que des doux liens de l'amour social que j'attends mon bonheur. Vous y voyiez aussi le vôtre : Quel changement funeste!

Il est, cependant, un moyen, chere Emilie, de me convaincre de votre tendresse. Je serai auprès de vous dans dix ou douze heures. Je vous demanderai votre main à mon arrivée, & si vous ne me la donnez pas sans balancer, c'est que vous ne m'aurez jamais aimé.

Ecrivez-moi, sur le champ, & renvoyez mon domestique chez ma mere à Londres : il m'y trouvera, & je repartirai aussi-tôt pour aller chez vous. Je ne peux plus supporter le tourment d'être ainsi en suspens.

Non, il n'y a pas actuellement d'homme sur la terre qui soit plus malheureux que moi. Je n'ai jamais ressenti plus vivement l'excès

de mon amour.--- Il faut que vous ſoyez à moi, Emilie, ou que je ceſſe de vivre.

RIVERS.





LETTRE CXCII.

Le Colonel Rivers, à M. Fitz-gérald.

A Bellfield, ce 20 Septembre.

OUi, mon ami, ce que vous ne faites que ſoupçonner a de la réalité. Emilie eſt ſûrement inſtruite de la propoſition qu'on a faite à ma mere, & elle veut différer notre mariage juſqu'à l'arrivée de ce parent qui annonce ſi mal-à-propos ſon retour. Cette générosité eſt digne d'elle : mais elle ne s'accorde point avec l'amour. Il mépriſe ces petites circonſtances...

Je ſuis ſenſiblement touché de la maniere dont elle m'écrit à ce ſujet,

J'ai éprouvé, par ce qui eſt arrivé au Chevalier Clayton, que ce ne ſont point là les ſentimens d'un cœur vraiment affecté.

Cela me jette dans des inquiétudes inexprimables. Je crains que cette conduite romaneſque ne ſoit l'effet de l'indifférence. Je la croyois incapable de froideur à mon égard; mais j'appréhende que ſon affection ne ſoit que de l'amitié portée à un degré plus élevé que les amitiés ordinaires, & je vous avoue que cela ne me ſatisfait pas.

Je voudrois abſorber, engloutir, s'il eſt poſſible de s'exprimer ainſi, toutes les facultés de ſon cœur & de ſon eſprit.

Il y a trop long-temps que la prudence différe notre bonheur..... Elle ne le retardera plus. Je ne puis vivre ſans elle; & ſi elle m'aime, je ſerai demain ſon mari.

Adieu. Vous me verrez presqu'aussi-tôt que vous recevrez ma lettre.

RIVERS.



LETTRE CXCIII.

Miss Emilie Montague, au Colonel Rivers.

A Rose-Hill, ce 21 Septembre.

Quoi ! cela est possible ? Rivers doute de la tendresse de son Emilie ! Et ce n'est qu'une froide estime que j'ai pour lui !... Mes yeux lui ont donc bien mal exprimé les sensations de mon cœur !

Vous vous plaignez de ce que je ne partage pas votre impatience. Je croyois que Rivers auroit accordé quelque chose à la modestie & à la délicate pudeur de mon sexe.

Ah ! que ne pouvez-vous pénétrer dans mon cœur ! vous verriez si je suis froide & insensible.

Avez-vous donc pû oublier ces mo-

mens où, incertaine de vos ſentimens, ma foibleſſe ne vous en faiſoit pas moins connoître, à chaque inſtant, ce que je penſois ? Tous mes regards vous exprimoient l'ardeur de mon ame : enchantée de vous voir, j'oubliois que j'étois preſque la femme d'un autre.

Mais je ne dirai plus rien. Vous trouvez même que j'en ai déja trop dit ; ma tendreſſe vous déplaît, vous vous plaignez de ce que je vous répéte trop ſouvent que je vous aime.

Vous croyez que je ne puis vous donner qu'une ſeule preuve évidente de mon affection.

Hé bien ! je conſens à vous la donner. Je ſerai à vous quand il vous plaira. Vous en avez marqué le moment ; il eſt prompt ; mais cela ne fait rien ; j'y ſouſcris, dût ma ruine & la vôtre, puiſque vous le voulez, en être la conſéquence fatale. Ma ſeule

ambition eſt de vous plaire ; & toute autre conſidération ceſſe dès ce moment. Et y a-t-il quelque choſe qu'il ſoit dans mon pouvoir de vous refuſer ?

Je vous laiſſe donc l'arbitre de mon ſort. Je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre.

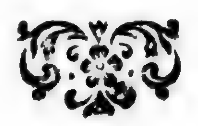
Je vous prie, cependant, de vous diſſuader que ce ſoit un motif léger qui ait pu me faire hazarder à vous cauſer le chagrin dont vous vous plaignez. Vous ſçaurez un jour la raiſon que j'ai eue, & vous verrez par-là à quel point je vous aime.

Si j'avois à choiſir de l'empire du monde ou de votre affection, je n'héſiterois ſûrement pas : je préférerois votre tendreſſe, même avec la funeſte condition de ne plus vous voir. Le plaiſir d'être aimée de vous, ne laiſſe rien à mon idée ſur la terre qui pût me rendre également heureuſe.

Jugez donc si c'est avec légereté que j'ai pu souhaiter de différer un événement qui me fera goûter le comble de la félicité.

Je vous ài engagé à ne me point demander la raison qui m'excitoit à en agir ainsi. Je vous en prie encore. Je vous la dirai ; mais je souhaite que vous ne me pressiez point de vous en instruire. Mon Rivers pourroit-il n'avoir pas cette complaisance pour une personne qui se dévoue à lui sans réserve ?

E. MONTAGUE.



LETTRE CXCIV.

Le Colonel Rivers, à Miss Emilie Montague.

A Londres, ce 21 Septembre, à 2 heures.

POuvez-vous donc ainsi me pardonner, chere Emilie, mon impatience impétueuse? L'excès de mon amour en est-il donc une excuse assez forte pour qu'il ne vous en reste point de ressentiment?

Comment est-il possible que j'aie pu me plaindre de tant d'expressions tendres du sentiment? J'étois, en ce moment, un monstre cruel. Je me déteste pour vous avoir écrit une pareille lettre.

Je ferai tout ce que vous voudrez,

ma belle Emilie. Aurai-je jamais d'autres intentions que les vôtres ?

Je vous renvoie, ſur le champ, le domeſtique. Je le ſuivrai dans deux heures, & je ſerai chez vous à la chûte du jour.

RIVERS.



LETTRE CXCV.

Le Colonel Rivers à Sir John Temple.

A Rose-Hill, ce 21 Septembre, *à 9 heures du soir.*

ENfin, mon cher Temple, la plus aimable des femmes vient de consentir à faire mon bonheur... Elle m'a fait des représentations, elle a hésité : mais sa tendresse a surmonté les obstacles, & demain est le jour heureux où commencera ma vraie félicité.

Nous partirons aussi-tôt pour aller chez toi, & ton retour à Londres se trouve retardé par-là d'une semaine au moins. Le Capitaine Fermor & Madame Fitzgérald viendront avec nous. J'aurois voulu que Fitzgé-

rald nous eût aussi accompagné ; mais il est obligé de retourner à Londres où ses affaires l'appellent, peut-être, pour un mois. La parente d'Emilie en a elle-même qui la retiennent chez elle : sans cela nous vous l'aurions menée.

Emilie n'a jamais été si aimable que ce soir. Je voudrois que tu visses son embarras. C'est un mélange enchanteur de crainte, de plaisir, de confusion : elle me ravit.

Adieu. Je n'ai pas un moment à perdre. Le temps que je passe absent d'elle est une trahison que je fais à l'Amour.

RIVERS.



LETTRE CXCVI.

Le Colonel Rivers, à Sir John Temple.

A Rose-Hill, ce 22 Septembre à 10 heures du soir.

Elle est à moi, mon cher Temple. Mon bonheur est au-dessus de celui de tous les mortels.

Tu ne sçaurois te figurer combien elle est aimable. Qui pourroit peindre ses graces, sa dignité ? Une douce sérénité regne sur toute sa physionomie ; quel agréable sourire ! Ses yeux expriment une douceur tendre & languissante ; la modestie répand une aimable rougeur sur ses joues.

J'envie le bonheur du Capitaine Fermor. C'est lui qui va l'accompa-

gner jusques chez toi. Je ferai le voyage avec Bell : je ne crois pas qu'elle me trouve fort amusant.

Adieu. Nous partons dans le moment.

RIVERS.



LETTRE CXCVII.

Le Colonel Rivers, à M. Fitzgérald.

A Hill-wood, ce 29.

JE regrette bien, mon cher Fitzgérald, que vous ne ſoyez pas avec nous.

Je voudrois que tous mes amis fuſſent témoins de mon bonheur.

Je m'imaginois que je ne pouvois pas aimer davantage Emilie. Je ſens, cependant, que ma tendreſſe augmente ; elle me devient à chaque inſtant plus chere.

Son aimable eſprit eſt d'une délicateſſe !... Elle ſeroit adorable quand elle n'auroit pas d'autres charmes.

Quel éclat la modeſtie donne à la beauté !

Nous allons demain à Bellfield. Je ſuis impatient d'y voir ma belle Emilie. Ce n'eſt qu'un petit empire ; mais elle y regnera. Je ſuis las de la foule qui nous environne chez Temple. Je ne voudrois pas paſſer ma vie comme lui pour le double de ſa fortune. J'aſpire au moment d'être tranquile, & de me livrer à toutes les douceurs de l'amour & de l'amitié, ſous les ombrages d'une agréable retraite.

Je l'ai dit mille fois, mon cher Fitzgérald, la plûpart des hommes ignorent l'art de ſe rendre heureux ; & quel eſt celui, cependant, qui ne puiſſe, avec un peu d'étude, obtenir les plaiſirs dont une ame ſenſible peut déſirer la jouiſſance ?

On ne cherche qu'à ſuivre ce qui ne peut jamais nous ſatisfaire. On court avec avidité après les richeſſes ; on s'imagine qu'elles ſont

nécessaires pour pouvoir contenter ses desirs; & les plus beaux jours s'écoulent dans l'inquiétude & dans des vaines espérances. Les plaisirs réels, que nous aurions pu goûter dans une société bien choisie, nous restent inconnus.

Heureux qui sçait se contenter de la médiocrité!...

Venez ici, mon cher Fitzgérald, & vous verrez en moi ce mortel fortuné. Il ne manque plus que vous dans notre petit cercle pour completter notre bonheur.

Votre chere Bell est gaie & se porte bien.

Adieu.

Rivers.



LETTRE CXCVIII.

Le Colonel Rivers, à M. Fitzgérald.

A Bellfield, ce 3 Octobre.

QUelles délices de plaire à ce que nous aimons !

Mon cœur se dilatoit de plaisir en voyant Emilie satisfaite des petits embellissemens que j'ai faits à son appartement. On diroit aussi qu'il a été orné par les mains de l'amour même ; il est aussi gai, aussi riant que le jour d'un beau matin. Son cabinet de toilette, sa bibliothéque, sont charmans, & ce sont des lieux sacrés dont je me défends l'entrée. Il me semble que l'on est charmé d'avoir un endroit que l'on puisse dire être particuliérement à soi ; une espéce de sanctuai-

re, où l'on puiſſe ſe ſéparer des perſonnes mêmes qui nous ſont les plus cheres.

On m'a permis ce plaiſir dès mon enfance ; & j'ai voulu le donner à mon Emilie.

Je l'ai priée, cependant, de me permettre de pénétrer quelquefois dans ſa retraite quand elle y ſeroit.

Ah ! mon ami, le coup-d'œil expreſſif de l'amour reconnoiſſant qu'elle jetta ſur moi, en ce moment, ſon air, ſon tendre ſourire, me causérent un raviſſement que les ſeuls amans peuvent éprouver.

Je n'ai jamais été heureux avant ce temps, mon cher Fitzgérald. Cet attachement dont je vous ai parlé étoit agréable ; mais l'objet de ma tendreſſe étoit perdu de réputation dans le monde. La ſeule idée que j'en avois rempliſſoit mes plaiſirs d'amertume. Elle avoit mon eſtime, parce

que je connoiſſois ſon cœur ; mais ce n'étoit pas aſſez ; j'aurois voulu la voir eſtimée par les autres.

Je jouis de cette ſatisfaction dans toute ſon étendue avec Emilie. Tous ceux qui la voient l'adorent ; & elle eſt également l'objet de leur admiration, de leur eſtime, de leur reſpect.

On diroit qu'elle n'eſt ſatisfaite elle-même d'inſpirer tous ces ſentimens que pour le plaiſir de ſon amant. Quelle douceur n'eſt-ce pas pour moi lorſqu'elle cherche mes yeux, tandis que ceux des autres ſont fixés ſur elle ! Il ſemble qu'elle me diſe que tous les objets lui ſont indifférens, & qu'elle ne déſire d'être remarquée que de moi ſeul.

Tous les plaiſirs ſe ſont réunis ici pour mon bonheur. Je jouis auſſi de ceux de l'amitié. Il ne manque abſolument que vous ici pour qu'il n'y ait point dans le monde de ſociété

plus heureuſe que la nôtre. Votre chere Bell eſt charmante. Elle ſeroit encore plus aimable ſi vous étiez ici. On voit à travers ſon enjouement un air de chagrin qui ne vient que de votre abſence.

Ne nous laiſſez donc plus rien à déſirer, cher ami, & venez le plus promptement qu'il vous ſera poſſible.

Rivers.



LETTRE CXCIX.

M. Fitzgérald au Colonel Rivers.

A Londres, ce 8 Octobre.

C'Est me braver, mon cher ami, que de me faire des peintures aussi vives de votre bonheur : il y a, en cela, de la cruauté.

Je suis, cependant, fâché, malgré mon dépit, de retrecir le cercle de vos amis : mais il faut absolument que votre petite Bell revienne à Londres avec Monsieur Fermor. Il est question d'affaires de famille qui exigent leur présence & qu'il faut terminer avant que je puisse traiter d'une Majorité, dont j'ai, enfin, obtenu l'agrément.

Et puis, à vous parler franche-

ment, je ne me ſoucie point du tout de laiſſer Bell plus long-temps chez vous. Elle me fait ſi ſoigneuſement le détail de toutes vos attentions pour votre Emilie, que je crains qu'elle ne m'accuſe d'indifférence lorſqu'elle ſera revenue à moi.

Il me ſemble, par tout ce qu'elle me dit, que vous êtes dans le plus beau chemin du monde pour gâter votre femme. Continuez, mon cher ami, continuez : mais je crains la contagion & je veux prévenir ce malheur. Et où en ſerois-je, bon Dieu si ma tête légere exigeoit, ſeulement la moitié de ce que vous faites ?

Mille choſes, je vous prie, à toutes vos Dames.

FITZGERALD.



LETTRE CC.

Le Colonel Rivers, à M. Fitzgérald.

A Bellfield, ce 10 Octobre.

C'Est vous-même, Fitzgérald, qui avez de la cruauté. J'ai presque envie de retenir Bell de force. Croyez-vous qu'on laisse aller bien volontiers une femme aussi charmante ?

Vous êtes heureux de ce que je suis plus amant que mari. Je vous assure que je tenterois de me venger du tour que vous nous jouez.

Mon bonheur, mon vrai bonheur à moi, est de me trouver placé au milieu d'un cercle de femmes aimables, telles que sont celles dont je

ſuis actuellement entouré. Il m'importe peu qu'il y ait des hommes dans la maiſon.

Je voudrois m'emparer de tout le beau ſexe. La converſation des hommes m'ennuie ; mais celle des femmes, ce doux, ce joli babil me plaît infiniment. Je l'aime mieux que tout le ſçavoir, que toute la littérature du monde.

Et en liſant cela, s'il vous plaît, n'allez pas vous imaginer que je veuille dire qu'elles ont moins d'eſprit que nous, qu'elles ſont moins ſuſceptibles de s'inſtruire & de devenir ſçavantes, & qu'il ne leur ſied pas d'avoir des connoiſſances. Non, non, mon cher. Tout ce qui tend à orner l'eſprit, à adoucir les mœurs, à répandre des agrémens ſur la vie humaine, ſied à ces êtres charmans qui embelliſſent eux-mêmes ce qui con-

court à les rendre plus aimables ; ils— Mais vous ne méritez pas une lettre plus longue.

Adieu.

RIVERS.



Lettre CCI.

Madame Rivers la jeune, à Madame Fitzgérald

A Bellfield, ce 12 Octobre.

Je ne me fais point encore à votre absence, ma chere Bell. Avez-vous bien dit à Fitzgérald tout ce que je vous ai chargée de lui dire ? Il n'en sera pas quitte pour si peu : mon amitié pour vous lui promet encore bien d'autres reproches.

Vous avez été témoin, ma chere Bell, de tout ce que Rivers fait pour moi. Vous avez aisément remarqué que je ne mérite pas les louanges & les attentions qu'il me prodigue. Je n'en ressens pas moins vivement le plaisir qu'elles me font. Moins je les

mérite, & plus elles me flattent : ce ſont autant de preuves de ſon amour. Quel homme eſt plus ingénieux à trouver dans l'objet qu'il chérit une perfection idéale qui l'orne & l'embellit ?

Vous ſçavez que ſi je ſouhaite d'être aimable, ce n'eſt que pour le paroître à ſes yeux. Lui plaire eſt mon bonheur ſuprême; & ſi je ſuis aſſez heureuſe pour lui offrir toujours les mêmes agrémens, je m'inquiéte peu de l'admiration du monde entier. Je ne déſire de la beauté que pour lui; je n'en déſire que pour juſtifier la préférence qu'il m'a donnée.

Le lieu que j'habite eſt agréable en lui-méme; mais il ſeroit affreux, que la préſence ſeule de mon mari me le rendroit charmant. Il me ſemble que tous les objets ſont devenus plus beaux à mes yeux depuis l'inſtant que je l'ai connu & que ſa tendreſſe m'a donné de l'exiſtence.

On a beau ſe plaindre. Le Ciel nous a placés dans ce monde pour y être heureux. C'eſt ſeconder ſa volonté que de chercher le bonheur par des moyens qui s'accordent avec la Juſtice divine.

Eh! ne le voyons-nous pas ſans ceſſe par le ſpectacle que la Providence nous offre dans ſa conduite? L'Univers a, preſque par-tout, un air riant. Les couleurs les plus vives couvrent la ſurface de la terre; les animaux jouent entr'eux, les oiſeaux chantent; & lorſque la gaieté accompagne notre innocence, il ſemble que nous nous conformions à l'ordre de la Nature & à la volonté de la Puiſſance bienfaiſante qui nous a créés.

L'Etre Suprême n'a ſûrement pas voulu que nous menaſſions une vie triſte & ſombre. La vive verdure dont il a couvert la terre entiere, eſt l'em-

blême de la gaieté & de la joie...
Il auroit pû également la couvrir d'un vaste tapis noir.

Adieu, chere Bell.

EMILIE RIVERS.



LETTRE CCII.

Le Colonel Rivers, à Monsieur Fitzgérald.

A Bellfield, ce 14 Octobre.

Vous louez mon Emilie, mon cher Fitzgérald. C'est le plus grand plaisir que je puisse attendre de l'amitié.

Ne la viendrez-vous donc pas voir bientôt ? Vous la trouverez plus charmante que vous ne l'avez jamais vue. Un homme qui jetteroit les yeux sur elle & qui ne l'aimeroit pas, seroit un monstre qu'il faudroit bannir de la société.

Sa beauté, quelqu'aimable que soit sa figure, est son moindre mé-

rite. Son esprit, ses connoissances, sa tendresse, sa sensibilité, sa modestie, sa candeur font son principal ornement.

Elle a toutes les façons polies du beau monde, sans avoir perdu cette simplicité ravissante que vous avez remarqué dans ses manieres. Elle a conservé cette innocence naïve & sans affectation, cette droiture de cœur qui s'altérent si souvent dans la foule.

Je monte souvent à cheval. Je vais à une ferme; je vais voir un champ; c'est pour avoir le plaisir de revenir auprès d'elle. Ces petites absences raniment notre tendresse. Toute inquiétude, toute pensée sombre s'éloigne de moi à l'aspect de ce temple enchanté de l'amour. Avec quel air riant cette tendre amie ne vient-elle pas au-devant de moi? Ses yeux bril-

lent à mon approche. Elle reçoit mes amis avec une franchiſe qui les charme, parce qu'ils ſont mes amis. J'envie preſque les attentions qu'elle a pour eux, quoiqu'elle ne les ait que par égard pour moi.

Elle eſt d'une ſimplicité élégante dans ſa parure & dans toute ſa maiſon. Je vois ſa ſatisfaction quand elle s'eſt parée de quelque choſe qui me plaît. Mais ce qui me fait le plus de plaiſir, c'eſt de voir ſa tendreſſe pour ma mere ; c'eſt de voir ma mere avoir pour elle autant d'affection, peut-être, qu'elle en a pour Lucie & pour moi.

Mon bonheur eſt au-delà de l'idée la plus exaltée que j'avois pu m'en former... Il ne me faudroit qu'un peu plus de revenu : mais ne croyez pas que ce ſouhait influe ſur ma félicité. J'ai tout ce qui ſuffit pour moi &

pour Emilie; l'amour nous rend indifférens à l'oſtentation. Je ne voudrois avoir plus de revenu que pour recevoir mieux mes amis, que pour jouir du plaiſir divin de la bienfaiſance.

Mais ne voudriez-vous pas que je m'accoutumaſſe à vous écrire ſur d'autres ſujets? Faut-il que cette femme m'occupe ſans ceſſe? Ne dois-je ſonger qu'à elle? Ne puis-je parler que d'elle?

La vie que j'ai choiſie me plaît de plus en plus. J'aurois une fortune beaucoup plus conſidérable, que je n'en paſſerois pas moins la plus grande partie de l'année à la campagne. J'aggrandirois ma maiſon, je la remplirois de mes amis.

Ma ſituation eſt belle. Ce ne ſont point, à la vérité, de ces ſcènes magnifiques qui nous frappoient d'éton-

nement au Canada ; mais ma maison est bâtie sur la pente d'une colline agréable & exposée au midi. Le jardin est terminé par un petit ruisseau rempli de Truites & d'Ecrévisses, & qui, à quelque distance, semble se perdre dans une Isle de saules & d'osiers. Un petit pont rustique joint le jardin à une belle prairie, où nous voyons de nos fenêtres, bondir un nombreux troupeau de moutons.

Emilie a déja dessiné des plans pour embellir le jardin. Le parti qu'elle tire du terrein & de la variété de ses pentes & de ses situations, est surprenant. Elle y formera des bosquets d'arbrisseaux odoriférens. Je voudrois bien qu'elle en fît un séjour digne d'elle.

Je fais, de mon côté, des plantations d'une autre espéce : mais je ne veux pas qu'elles ne soient utiles qu'à

moi ſeul. Je plante des Peupliers d'Italie & des Chênes qui porteront un jour le tonnerre Britannique aux extrémités du monde.

Il le faut avouer. Tandis que nous avons aſſez de fermeté pour reſter indépendans, nous ſommes, nous autres Gentilhommes campagnards, oui, nous ſommes les meilleurs Citoyens, les plus fidèles Sujets.

Heureux par nous-mêmes, nous ne cherchons point à troubler la tranquilité des autres. Occupés de ſoins également utiles & agréables, ſans autre envie que de conſerver notre fortune par des moyens honnêtes & avantageux à la Patrie, nous ne formons point de projets ni de complots ambitieux, nous ne fatiguons point la ſociété par des plaintes, nous n'outrageons point le Gouvernement par d'indignes ſatyres.

C'eſt

C'eſt parmi les prodigues, les avares, les vicieux, les indigens, les ſcélérats que ſe trouvent les Clodius & les Catilina de ce monde.

L'amour de l'ordre & de l'harmonie morale qui eſt ſi naturel aux cœurs vertueux, eſt chez nous le lien de l'obéiſſance raiſonnable que l'on doit aux Loix.

Un homme qui ſe trouve dans une ſituation aiſée ne ſe laiſſe pas facilement perſuader que tout panche vers ſa ruine. Une clameur publique n'eſt ſouvent qu'une déclamation qui n'a point de motif réel. Je le répete, un homme qui jouit d'un revenu ſuffiſant pour ſe ſoutenir ou qui y ſupplée par ſon induſtrie, qui a de la vertu, qui eſt indépendant, qui vit avec la femme qu'il aime, cet homme eſt docile aux loix qui lui aſſurent ſon bien ou les fruits de ſes talens; il

chérit, il aime le Prince ſous le Gouvernement duquel il en jouit.

Je ſuis ſûr, mon cher Fitzgérald, que vous êtes ſur ce point de mon opinion.

Adieu.

RIVERS.



LETTRE CCIII.

Le Colonel Rivers, à M. Fitzgérald.

Ce 17 Octobre.

JE m'en apperçois de plus en plus, mon cher Fitzgérald. Notre bonheur dépend de la prudence de notre jeunesse, & de ne point épuiser nos cœurs dans une multitude d'intrigues avant le mariage.

Temple aime ma sœur ; il est heureux avec elle : mais quelle différence de son bonheur au nôtre ! Il la croit belle, & elle l'est en effet. Elle est aimable ; il l'aime, il l'estime. Il la préfére à toutes les autres femmes. Mais a-t-il cette délicatesse, cette vive sensibilité qui donne à l'amour ses plaisirs les plus doux & les plus

exquis? Sa tendresse n'est qu'une passion; elle est susceptible de changement. La nôtre part du cœur; il en est pénétré; elle y renaît sans cesse, & le temps ne la rend que plus agréable.

Le tumulte du desir est la fiévre de l'ame: mais sa santé, si je peux me servir de cette expression, c'est cette tranquilité délicieuse, où le cœur est doucement ému & qui ne se trouve que dans un amour dont la base est l'amitié, & qui nous rend heureux sans offenser l'objet aimé.

Dans le voyage de la vie, la passion est la tempête: l'amour, le doux amour, est le vent propice qui nous mene heureusement au port.

La dissipation, le tourbillon du monde & un cercle continuel d'amusemens publics & domestiques, assureront, peut-être, à ma sœur, ce que Temple a pu conserver de son cœur

mais ſon amour languiroit bientôt dans une retraite qui auroit mille charmes pour nous.

Je vous avoue que je ne ſuis pas ſans inquiétude ſur le bonheur de Lucie.

Mais ce ſujet eſt trop triſte.

Adieu.

Rivers.



LETTRE CCIV.

M. Fitzgérald, au Colonel Rivers.

A Londres, ce 19 Octobre.

JE ne connois rien, mon cher Rivers, qui fasse mieux sentir le prix de l'amitié, que l'envie qu'elle excite !

J'ai remarqué mille fois qu'on aime mieux nous voir jouir de tout autre avantage, que de celui d'avoir un ami fidèle. Les richesses, le génie, l'esprit, la beauté, sont moins enviés. Un cœur intéressé se gonfle de jalousie à la vue de ces liaisons sociales, qui sont les cordeaux de la vie ; mais dont les préjugés nous ôtent souvent la jouissance.

Les hommes qui n'ont ni ame, pour s'affecter de ce ſentiment généreux, ni bonnes qualités qui puiſſent le leur mériter, haïſſent tous ceux qui ſont aſſez heureux pour éprouver cette affection & la faire éprouver à d'autres. Un ami eſt, à leurs yeux, un tréſor ineſtimable ; mais ils ne peuvent y atteindre : ils l'ambitionnent en vain; & dans leur déſeſpoir, ils déteſtent tous ceux qui le poſſédent.

Pour moi, mon cher Colonel, j'aimerois mieux être la dupe d'une foule de fauſſes proteſtations d'amitié, que de ne pas faire mes efforts pour en obtenir de vraies. La crainte d'être trompé ne pourroit me retenir.

Les dupes jouiſſent, au moins, pendant un certain temps du bonheur qui ne ſuit que la réalité; mais

un cœur froid, défiant, borné, ne connoît jamais l'ardeur agréable du plaisir que cause l'amitié.

Nous perdons de notre propre bonheur dans la même proportion que la confiance dans les vertus des autres s'affoiblit.

Cette basse jalousie qu'excite l'amitié, & qui avilit la nature humaine, n'a pas échappé au Lord Halifax. Il vient de publier, à ce sujet, un Ouvrage qu'il a fait dans la vue d'instruire sa fille. Il l'engage à se précautionner contre toute espéce d'amitié: mais ses conseils outrés ne sont que l'école de l'artifice, de la pruderie, & d'une morale intéressée. La raison qui l'a porté à donner ces avis à sa fille, c'est que les amitiés particulieres excitent l'envie & la haine de ceux qui n'en sont pas susceptibles. C'est ce que je vous disois; mais

j'aime mieux être exposé à l'animosité des autres, j'aime mieux courir les risques d'être dupe, que de ne pas me livrer aux douceurs d'une si charmante liaison.

La tendresse de ma chere Bell a les premiers droits sur mon cœur; votre amitié a les seconds. Je ne céderois pas le plaisir dont elle me fait jouir, pour la Couronne du Sophi.

J'estime beaucoup Temple. Sa conversation me plaît. Il est gai, amusant; mais je n'aurai jamais pour lui l'affection que j'ai pour vous. Les craintes qu'il vous inspire sur le bonheur de votre sœur ne me paroissent, cependant, pas bien fondées. Il l'aime, & elle a de quoi s'assurer le cœur d'un homme de son caractère. Ce n'est pas son mérite & son aimable beauté qui le retiendront enchaîné;

mais la variété qu'elle sçait jetter, sans affectation, dans toutes ses manieres, ses caprices agréables, le captiveront sans cesse.

Sa beauté est ravissante. Bell ne lui fait qu'une ombre; & si vous voulez cesser d'être aveugle un moment sur votre Emilie, vous avouerez qu'elle est aussi beaucoup plus belle qu'elle.

Mais ce n'est qu'aux yeux d'un Peintre qu'elle est ainsi. Les yeux d'un amant sont bien differens. Sa maîtresse est toujours le plus bel objet qu'il y ait dans l'Univers entier.

Lucie est belle, aimable, charmante; mais il me semble que Bell est plus sûre de faire naître des desirs; & la femme qui inspire le plus de tendresse est, selon moi, la plus belle.

Je ne cesserai jamais d'être de cette opinion.

J'ai dans l'idée que nous ne cesserons point non plus, ni vous ni moi, d'être heureux. Une sympathie décidée, un goût vif & l'estime, nous ont conduit au mariage; & la délicatesse, la vertu, l'affection de nos deux charmantes femmes, ne peuvent manquer de perpétuer la durée de notre amour.

D'ailleurs, nous avons l'un & l'autre des affections vives; nous aimons tous deux la société des femmes; & celles qui sont indignes de l'attachement d'un galant homme, ne nous ont point vû enchaînés à leur char.

Adieu.

Fitzgerald.

Bell vient de me dire qu'elle vous avoit aussi écrit. Elle n'a pas voulu

me montrer ſa lettre... Un léger ſoupçon... Mais non... Je n'ai point de ſoupçons.



LETTRE CCV.

Madame Fitzgérald, au Colonel Rivers.

A Londres, ce 19 Octobre.

EN vérité, je meurs d'envie de retourner à Bellfield. J'aime à la folie votre petit bois... Ce n'est pourtant rien en comparaison de notre Montmorency ou du cher petit Sillery... mais c'est un joli petit bois. Vénus n'en avoit peut-être pas d'aussi agréables à Cythère, pour les doux plaisirs.

Quels charmans ombrages! mais je ne prétends pas particulariser tous les morceaux détachés de vos scènes rustiques. Je veux vous dire tout ce que j'en pense en un mot; elles forment un ensemble séduisant; mais ce

jardin d'Eden, si vanté, ennuyoit Eve sans son Adam; & moi, je ne veux plus revoir vos bosquets, vos prairies, vos ruisseaux, sans que Fitz-gérald vienne les voir avec moi.

Je ne conçois pas ce qui avoit pu vous engager à traverser l'Océan. Pouviez-vous donc abandonner, sans regret, une retraite aussi charmante? La folie humaine m'étonne toujours. Quoi! on s'expose en courant le monde, par avarice ou par ambition, à des fatigues, à la misere, & même à la mort; & la cabane champêtre, le ruisseau argenté qui en arrose les jardins, la colline de verdure que les fleurettes tapissent de leur éclat, ont mille charmes ravissans que l'on néglige.

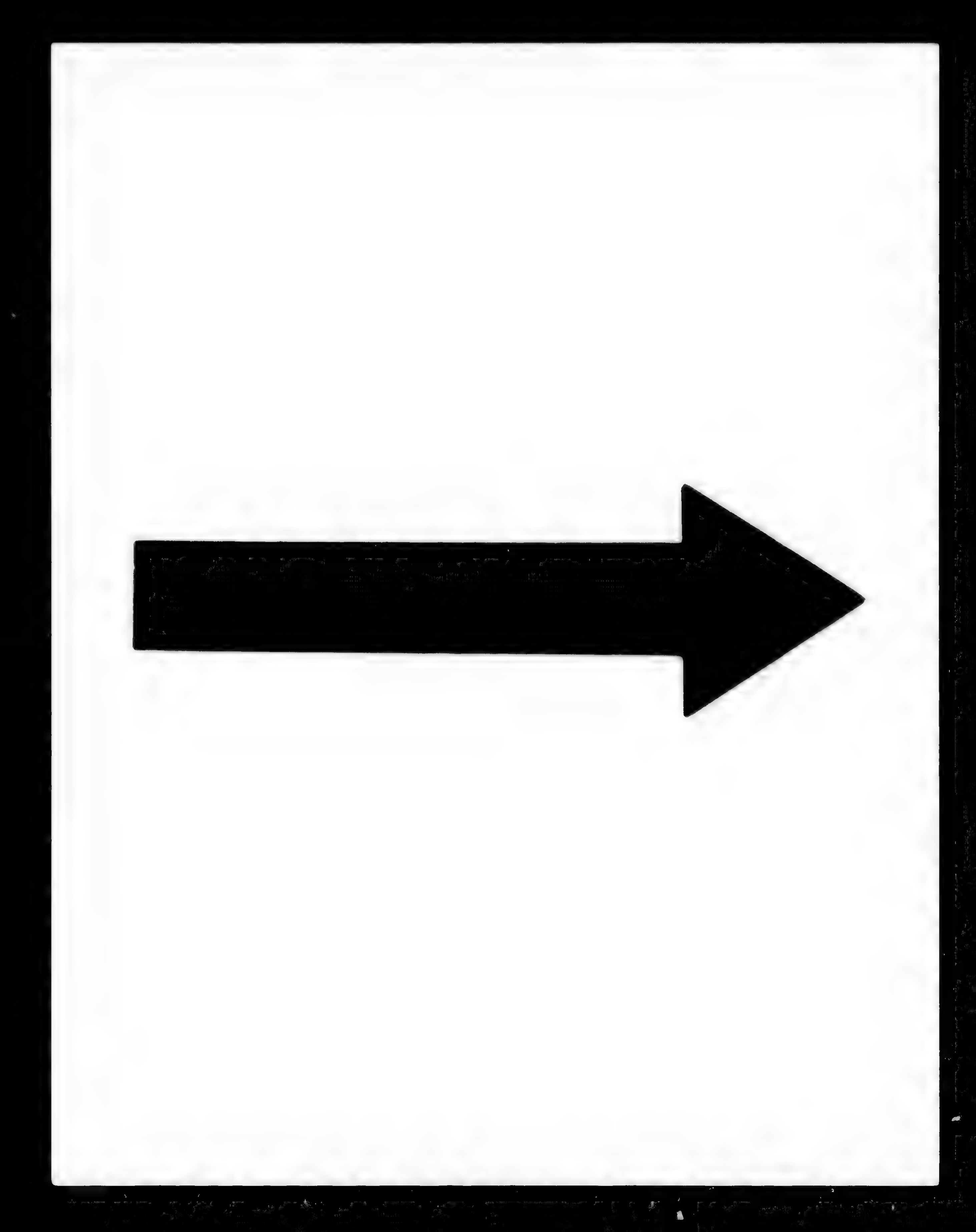
Mais voilà les hommes. Ce sont des animaux cruels, rapaces. Jamais satisfaits avec leur esprit hardi & entreprenant, ils désirent toujours, dans

ſeur folie, plus de terre qu'ils n'en peuvent cultiver, plus d'argent qu'ils n'en peuvent dépenſer.

Cette avidité inſatiable du gain, cette rage d'accumuler, dont on vous inſpire la fureur dès l'enfance, vous corrompt le cœur; elle vous enleve preſque tous les plaiſirs de la vie.

Quelle aigreur! Ne vous fâchez pas, mon cher Colonel : ce n'eſt ni vous ni Fitzgérald que je fronde; je ne cenſure que le général; vous êtes deux héros que je diſtingue toujours dans la foule.

Il le faut bien. Vous êtes doués tous deux d'une portion de la ſenſibilité & de la générosité qui fait l'appanage du beau ſexe. Cela vous rapproche de nous d'une maniere à mériter nos éloges. Et ce n'eſt pas la ſeule choſe que vous y gagnez. Je ſuis perſuadée que vous ſerez toujours deux maris fort heureux. Nous



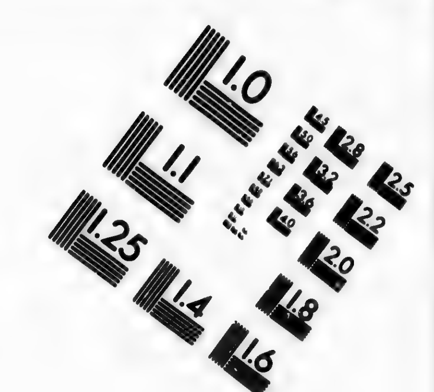
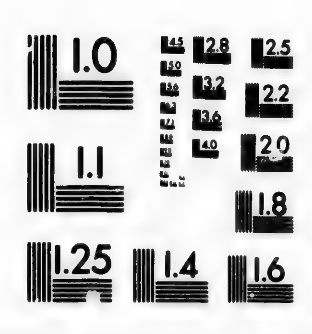


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



avons mis notre ſort entre vos mains; & vous avez l'une & l'autre cette générosité qui vous porte à aimer des êtres auſſi confians : & puis n'avez-vous pas les deux plus aimables femmes qu'il y ait au monde? Je crois, entre nous, que cela ne vous a pas échappé.

Il ne faut pas être grand Philoſophe pour ſçavoir que l'amour eſt un feu qui, comme les autres, s'éteint par le trop ou le trop peu de matiere combuſtible.

Oh! ſans vanité!... Je veux bien même ne pas compter notre beauté, notre eſprit, notre ſenſibilité délicate, je ſuppoſe que nous n'avons rien de tout cela; mais nous avons, Emilie & moi, une certaine idée juſte des cauſes & des effets, une réſerve naturelle & modeſte, une délicateſſe conjugale qui..... Concevez-vous ce que je veux dire? M'expliqué-je aſ-

ſez ?... Il me ſemble que je dis fort clairement, qu'en prenant l'enſemble dans Emilie & moi, il n'y a point de femmes plus aimables que nous; & qu'un mari qui feroit la folie de nous quitter, perdroit beaucoup à l'échange.

Je gage que vous n'oſeriez me démentir...

Lucie n'eſt pas moins aimable; mais les plus heureuſes influences d'une planette ſont perdues quand elles tombent ſur un terrein ſtérile; les charmes de Lucie ne peuvent avoir le même empire que les nôtres.

Temple eſt un bel homme, il l'aime; mais il n'a pas dans le cœur ce fond de tendreſſe inépuiſable que j'admire dans les deux langoureux dont nous ſommes les idoles.

Il eſt riche : mais les richeſſes n'ont jamais remplacé le ſentiment.

Que d'abſurdités dans les idées qu'on inſpire aux jeunes gens ſur le mariage !

Monſieur... Mademoiſelle, ſi vous faites ce que nous exigeons..... Sçavez-vous, mon cher Rivers, ce qu'on leur promet? La belle aura un beau carroſſe, de grands laquais. Une riche héritiere ſera le partage de l'avide jeune homme.

Ces belles promeſſes manquent fort ſouvent; & quand elles réuſſiſſent, ils ont la mortification d'apprendre, lorſqu'il eſt trop tard, que les objets qu'ils voyoient dans une ſi agréable perſpective, ne leur offrent rien de ce qui pouvoit leur procurer un bonheur réel.

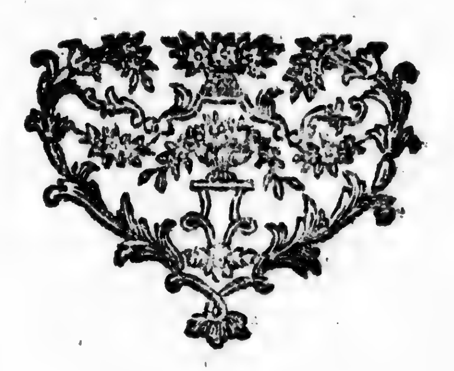
Je ſerai mere quelque jour... Cela va preſque ſans ſe dire; mais je ne crois pas qu'il m'entre dans l'eſprit de faſciner ainſi l'imagination de mes enfans.

Et y a-t-il dans toutes les Indes une femme de Nabab qui puiſſe comparer ſon bonheur à celui des

deux créatures, dont je vous ai tant parlé dans cette lettre, & qui n'ont pourtant épousé que deux pauvres diables ? Je suis sûre qu'il n'y en a pas une qui ne changeât son sort contre le nôtre.

Ainsi finit mon sermon. Adieu.

B. F. Fitzgerald.



LETTRE CCVI.

Le Colonel Rivers, à Sir John Temple.

A Rose-Hill, ce 21 Octobre.

TU tournes mon enthousiasme en ridicule, mon cher Temple. Tu n'as donc pas pensé que l'esprit humain, le jugement, l'ame, l'imagination, ne font pas un effort, s'ils ne sont animés d'une étincelle de cet esprit divin.

Et qu'est-on sans l'enthousiasme? Le génie, la vertu, le plaisir, l'amour même, tout languit. Il n'est rien de tout ce qui orne, adoucit, exalte, annoblit la vie, qui ne tire sa source de ce principe actif & vivifiant.

Je me fais un orgueil d'être enthousiaste en tout & sur-tout dans ma tendresse pour Emilie.

Je suis, en amour, un autre Dom Quichotte. Je livrerois un assaut à des Châteaux enchantés; je combattrois des Géants, je romprois des lances pour elle.

La froideur, dans le tempérament, atténue, anéantit tous les ressorts qui remuent le cœur humain. Elle est ennemie du plaisir, des richesses, de la gloire, de la renommée & de tout ce qui fait les délices de la vie.

Tu voudrois que je fusse plus riche. Je te remercie de tes souhaits. Cela ne m'inquiete point.

Vous croyez, vous, qui jouissez d'un revenu immense, & qui n'est pas encore suffisant pour assouvir vos desirs, que l'abondance multiplie; vous croyez qu'un homme qui n'est

pas aussi fortuné que vous vit malheureux. Insatiables enfans de la fortune, détrompez-vous !

Je peux, avec ce que j'ai, me procurer tous les plaisirs réels. Et que me faut-il de plus ? Je vous laisse volontiers, & sans regret, tous ces plaisirs bruyans & factices, que la nature méconnoît & qui n'empruntent leurs agrémens que du caprice & de la mode.

Ma Maison, quoique beaucoup plus petite que ton Château, est-elle moins bien située ? N'est-elle pas assez grande pour moi ? La divinité qui l'habite ne s'y plaît-elle pas ? Ma voiture, que l'utilité a façonnée, n'est-elle pas aussi commode que celles que tu as payées au luxe & à l'ostentation ? Demandes à Emilie si elle n'aimeroit pas mieux s'y promener avec moi, que dans les tiennes avec tout autre ?

Les fleurs de mon jardin, sont aussi vives que celles de ton parterre; mes espaliers portent des pêches aussi vermeilles, & j'ai cet agrément que tu ne connois pas. Si cette fleur est plus belle qu'une autre, si elle exhale un parfum plus délicieux, je la cueille, j'en pare le sein d'Emilie. Cette pêche est plus appétissante, je la lui sers; elle la reçoit avec délices. Elle la partage avec moi; c'est l'amour qui paie un tribut à l'amour, ou plutôt c'est l'amour qui se met avec lui-même à l'unisson.

Va, mon cher Temple, la modicité de notre fortune est une source où nous puisons, sans cesse, ce qui contribue à notre félicité. Elle me force, par les soins, qu'elle exige de moi, à m'absenter souvent de l'objet de mes adorations. Ces éclipses écartent la langueur qui est, ordinaire-

ment, la ſuite du plaiſir d'être toujours enſemble. Ce plaiſir dégénére dans une froide habitude. Il faut s'en ptiver pour le goûter toujours avec la même vivacité. Il eſt redoutable à un amour que l'amitié & le goût ont fait naître.

Je ne t'avöuerai pas moins que je ne ſerois pas fâché d'être un peu plus riche; mais ce n'eſt pas pour moi que je le ſouhaiterois.

J'aime le plaiſir. Je ſçais qu'il faut ſe faire un devoir de ſe rendre la vie la plus agréable que l'on peut, pourvû que l'on ne bleſſe point les égards que l'on doit aux autres; mais en même temps que je ſçais tout cela, je ſuis un peu Philoſophe. Je me pique même d'être un Philoſophe agréable, & c'eſt pour cela que je ne recherche que les plaiſirs réels. Ce qui ſatisfait un orgueil enfantin, n'eſt point un

plaiſir

plaisir pour moi; je le cherche dans ces douces affections qui naissent avec nous, & qui en sont, seules, la vraie source.

Lorsque je me promene avec Emilie sous les ombrages qu'elle préfére, que je vois ses yeux qui s'adoucissent, que j'entends sa voix enchanteresse, & que mille petites choses, que l'amour seul apperçoit, communiquent un mouvement plus prompt aux palpitations de son sein où séjournent la candeur & la tendresse la plus délicate..... Tu ne connois pas ces plaisirs, mon cher Temple. Il n'y a point d'Epicuriens qui ne me les enviassent....

Ta fortune te rend-elle donc plus heureux? Je sçais qu'il n'en est rien. Pourquoi souhaites-tu donc que je puisse ajouter quelque chose à la mienne? Donne-moi quelques fleurs que je n'aie pas; je serai plus charmé d'en

enrichir la collection qu'Emilie cultive que d'avoir un peu plus de bien.

Les autres réflexions que tu m'as faites m'ont plû davantage. Ce que tu me dis de la ſtupidité des femmes qui n'ont jamais fréquenté que des femmes eſt très-juſte ; je ne connois rien d'auſſi inſipide. J'ajoute à cela que je ne connois rien d'auſſi lourd, d'auſſi brutal qu'un homme qui ne s'eſt jamais trouvé qu'avec des hommes.

Le deſir de plaire eſt égal dans les deux ſexes, & lorſqu'il eſt animé par le goût, guidé par l'honneur, réprimé par la délicateſſe, il en réſulte des avantages infinis. Les agrémens de la perſonne ſe déploient, l'eſprit s'ouvre, les ſentimens aimables du cœur ſe développent, la politeſſe orne toutes les actions, on prend des manieres aiſées, la gaieté, l'enjouement, nous animent : voilà l'effet de la ſociété des deux ſexes.

Tu te ſouviens, ſans doute, que tu dois amener demain Lucie dîner ici. C'eſt une partie de famille. Je me réjouis d'avance de la ſatisfaction qu'aura ma mere de ſe voir entourée de tous ſes enfans, ſans aucun mêlange d'étrangers. Je viens de choiſir mes plus beaux fruits pour cette fête. J'ai quelques bouteilles de vin de Saint-Perès en réſerve. Nous nous ferons tous bonne mine ; & pour combler le plaiſir, Emilie m'a dit qu'elle vouloit nous donner à ſouper dans ſon appartement.

Adieu.

Rivers.

J'ai du raiſin excellent ; il eſt ſûrement meilleur que celui de Hillwood. Perds, je t'en prie, cette opinion, qu'il n'y a que les gens riches qui puiſſent avoir quelque choſe de bon. Je te ferai voir, l'année prochai-

ne, combien cette idée eſt fauſſe. J'aurai des roſes, des jaſmins, des boſquets odoriférens. Tu verras des effets ſurprenants, & du goût de mon Emilie & de mon aptitude.



LETTRE CCVII.

Madame Rivers la jeune, à Madame Fitzgérald.

A Bellfield, ce 22 Octobre.

JE murmure contre vos affaires. Dites-moi donc quand elles finiront. Nous languissons après vous. Vous êtes sûre d'être bien reçue ; mais vous le seriez, cependant, moins bien, si vous n'amenez pas le cher Fitzgérald.

Je suis d'une impatience étonnante de vous voir. Ce n'est pas assez d'être heureuse ; il faut avoir une amie à qui on puisse le dire. Et quelle autre confidente de ma tendresse, pourrois-je avoir que ma chere Bell ?

Quelle femme pourroit écouter avec complaiſance ce que je lui dirois du plus aimable & du plus aimé des hommes ? Il n'y a que vous, chere amie, à qui je puiſſe, ſans inſulte, parler de mon Rivers. Vous êtes auſſi heureuſe que moi, & il faudroit que les autres femmes jouiſſent du même bonheur pour n'être pas offenſées des éloges dont il ſeroit l'objet. Quelles attentions, quels ſoins n'a-t-il pas ? Que de délicateſſe, que de raffinement dans toutes les marques qu'il me donne de ſa tendreſſe !

J'ai toujours penſé que Fitzgérald auroit, à cet égard, beaucoup de reſſemblance avec...

Mais qui m'interrompt ?... Je ceſſe pour un moment.

Je ne ſuis pas encore de ces femmes qui diſent : » Ce n'eſt rien ;

» c'eſt mon mari. » C'étoit, effectivement, Rivers, ma chere amie. Il m'apportoit un bouquet. Je ne ſçais dans quel coin de haie il avoit pris les violettes dont il étoit entremêlé. Ces fleurs ſont rares dans ce temps-ci. J'ai ouvert la porte dans l'idée que c'étoit ma mere....... Je vous parlois de lui & j'ai paru confuſe. Il a ſouri & deviné la cauſe de mon embarras. » Vous écrivez, » m'a-t-il dit, & je vous laiſſe. Je » vois à votre rougeur de qui vous » parlez.

Jamais il n'a voulu voir mes lettres. Il dit qu'il y perdroit trop, parce que je ne parlerois plus de lui avec la même liberté.

Mais ne trouvez-vous donc pas bien ennuyeux tout ce que je vous dis de ſa tendreſſe & de la mienne?

Hier, en nous promenant dans le

jardin, il nous jettoit des fleurs à Lucie & à moi. J'en attrappai une par hazard, &, dans un transport involontaire, je la baisai & la mis dans mon sein... Il s'en apperçut & me jetta un coup d'œil où le plaisir!... Les plus petits incidens ont, dans certaines circonstances, un prix, un intérêt délicieux.

Avec quelle légereté, quel agrément il badine!

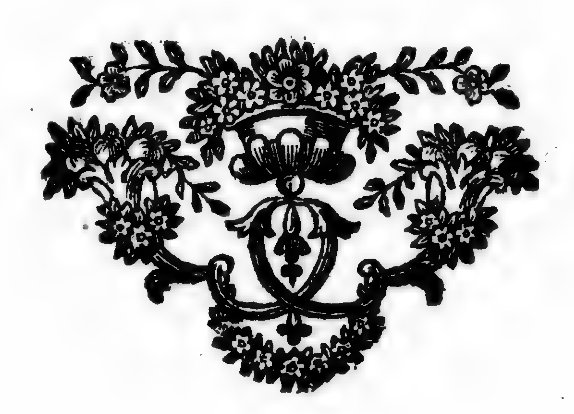
Les dernieres fleurs passent avec la saison. J'ai découvert qu'il en avoit dans une petite serre pour orner mes cheminées dès que le parterre n'en fourniroit plus. C'est ainsi qu'il s'étudie à prévenir en tout mes desirs.

Nous faisons ce matin une petite partie de promenade. Rivers nous accompagne à cheval. Le temps invite à prendre le grand air : je ne me souviens point d'avoir vu d'au-

tomne aussi riante... Venez donc passer avec nous ce qui reste encore de cette belle saison.

Adieu.

Emilie Rivers.



LETTRE CCVIII.

Le Colonel Rivers, à Monsieur Fitzgérald.

A Bellfield, ce 24 Octobre.

JE me rappelle d'avoir lu, mon cher Fitzgérald, que le bonheur des ames vertueuses dans la vie future, sera de jouir de la société de celles qui leur ressembleront.

Et pourquoi ne ferions-nous pas ce qui dépend de nous pour nous procurer, dans ce monde-ci, tout ce que nous pouvons y obtenir de cette félicité?

Tout cela sert de prélude, mon cher ami, à une priere très-pressante

que je vous fais. C'eſt de nous venir voir ſans retard avec M. Fermor & votre chere Bell. Je n'admets plus les excuſes. Les affaires iront comme elles pourront.

J'ai fait faire, ce matin, dans les bois une promenade à ma mere & à Emilie. Je voudrois que vous viſſiez nos boſquets avant qu'ils aient perdu tous leurs charmes ; & ſi vous attendiez, ſeulement, quinze jours la variété de leurs feuillages ſera évanouie.

C'eſt dommage que cette ſaiſon nous donne l'idée de l'hiver ; elle a beaucoup d'agrémens.

La pureté de l'air, la douce molleſſe du vent occidental, le mouvement vacillant des feuilles qui tombent, le bruiſſement que l'on fait faire, avec les pieds, à celles qui ſont tombées, les nuances variées de

leurs couleurs, forment une ſcène qui me plaît infiniment.

Avouez que des gens comme nous qui ont l'imagination exaltée, ont bien des avantages ſur les autres! Rien ne nous échappe dans la nature, tout ſe colore, tout s'embellit à nos yeux. Les ſaiſons devancent leur temps pour nous offrir un nouveau ſpectacle. Je crois déja voir le printems. Il me ſemble que les roſes ſauvages ſe mêlent avec les touffes de neige de l'aube-épine, & que le chevre-feuille s'entrelaſſe avec le lilas: je reſpire le doux parfum qui s'en exhale.

A midi.

Je reçois votre lettre. Ce que vous me dites de Miſs T. me fait beaucoup de peine. Le défaut de réflexion lui a fait faire cette démarche indiſcrette.

Les actions les plus innocentes, ſes plus louables, n'échappent, ſouvent, pas à la cenſure. Nous ſommes expoſés à la tyrannie des préjugés, & nous devons nous faire une étude particuliere de ne les point bleſſer dans les choſes mêmes les plus indifférentes.

Il ſemble qu'on ſe faſſe aujourd'hui une vanité de ne reſpecter ni mœurs, ni loix, ni religion. Une fauſſe Philoſophie jette des principes d'indépendance dans tous les eſprits, & en efface peu à peu ce ſens moral que le Ciel y a imprimé.

Mais je ne prétends pas vous écrire une lettre chagrine. Je jette les yeux ſur la vôtre, & je ne vois que des choſes charmantes.

Je ſuis certainement de votre opinion. Deux perſonnes qui s'aiment, ne ſemblent ſeulement pas plus belles;

mais elles ſont réellement plus belles lorſqu'elles ſont vis-à-vis l'une de l'autre.

On ne regarde point une perſonne qu'on aime ſans que nos yeux expriment une tendreſſe plus vive. On eſt plus animé : une douce & tendre langueur, qui charme tous les cœurs ſenſibles, ſe répand ſur toute la phyſionomie.

C'eſt ce que j'éprouve tous les jours. Qu'Emilie, belle comme l'aurore & menée par les graces, s'approche de moi... Dès qu'elle m'apperçoit, ſes charmes prennent un double éclat... Elle ſourit ſans le vouloir Ses joues ſe couvrent d'une nouvelle rougeur... Sa paſſion s'exprime par un plaiſir nouveau. Sa voix, qui eſt naturellement ſi touchante, s'adoucit encore quand elle me parle.

Mais je ceſſe. Leur petite prome-

nade leur a inspiré le desir d'aller faire une visite à quatre miles d'ici ; je vais les accompagner.

Adieu.

Rivers.

Dites, je vous prie, à Bell que je lui baise la main.



LETTRE CCIX.

Le Colonel Rivers, à Monsieur Fitzgérald.

A 5 heures.

NOus rentrons. Il nous est arrivé, chemin faisant, une aventure qu'il faut que je vous raconte.

C'est, à-peu-près, à trois miles d'ici, à l'entrée d'un petit hameau. J'étois à cheval. Je précédois la voiture, & je courois assez vîte. Un jeune enfant, beau comme l'amour, sort précipitamment d'une petite maison, à droite, & tombe presque sous les pieds de mon cheval, en voulant traverser le chemin.

Je m'élance à terre. Je releve l'enfant, qui ne s'étoit point fait de mal, & je le porte dans la maison.

Une jeune femme, ſimplement miſe & d'une figure aimable & intéreſſante, vient au-devant de moi juſqu'à la porte. Elle avoit vu tomber l'enfant, & ſa frayeur étoit encore peinte ſur ſon viſage. Elle le reçut de mes mains, le ſerra contre ſon ſein, &, ſans parler, fondit en larmes.

Ma Mere & Emilie arrivérent en ce moment à la porte. Leur ſenſibilité étoit trop intéreſſée à cet événement pour qu'elles paſſaſſent plus loin. Elles deſcendirent auſſi-tôt & s'informérent de l'enfant avec un air de tendreſſe, mêlé d'inquiétude, qui ſembloit faire plaiſir à la jeune perſonne.

Nous ſuppoſions qu'elle étoit ſa mere. Elle paroît avoir vingt-deux ans; elle eſt belle, & elle a un air du monde que la ſimplicité de ſon ajuſtement n'a pu nous cacher. Tout ſon viſage annonçoit une perſonne penſive, & exprimoit, en même temps,

une ſenſibilité touchante. Nous en avons été vivement affectés. Ses regards diſoient qu'elle étoit dans une ſituation malheureuſe, & qu'elle méritoit un autre ſort.

Toutes ſes manieres étoient reſpectueuſes, mais aiſées & ſans contrainte; elle eſt polie ſans être ſervile. Sa reconnoiſſance, de l'intérêt que nous prenions à ce qui la regardoit, ſe montroit d'une maniere à nous convaincre qu'elle le méritoit.

La ſimplicité élégante de ſa maiſon, l'extrême propreté qui y regne, l'arrangement de ſon petit jardin, l'enſant, ſon ajuſtement, elle-même, ſa politeſſe, ſon air honnête, tout cela excitoit vivement notre curioſité. Le moindre Laboureur ne voudroit pas habiter un pareil hameau; cette circonſtance irritoit encore davantage l'envie que nous avions de ſçavoir qui elle étoit: mais la politeſſe

& encore plus le respect & l'humanité qu'on doit avoir pour ceux qui paroissent dans le malheur, ne nous a pas permis de lui faire des questions. Nous l'avons quittée : mais persuadés de son mérite & qu'elle a quelque peine secrete, nous nous sommes promis de faire des efforts pour tâcher de découvrir s'il n'y auroit pas quelque moyen de la mettre plus à son aise, & de soulager ses chagrins.

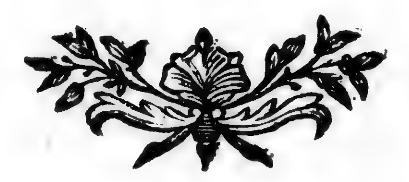
Je vous avoue, mon cher Fitzgérald, que j'ai senti en ce moment un vif regret de n'être pas riche. Emilie a sûrement eû la même sensation ; mais sa délicatesse l'a empêchée de m'en parler ; c'est moi qui l'ai réduite dans cet état.

Nous ne parlons que de l'aimable villageoise & nous nous perdons en conjectures. Emilie est déterminée à l'aller voir demain, sous prétexte de s'informer de la santé de l'enfant.

Je tremble de peur que ſon hiſtoire, & ſûrement elle en a une qui l'a forcée de ſe confiner dans ce miſérable hameau ; je tremble, quoiqu'elle ait droit à la compaſſion, qu'Emilie ne puiſſe, quand elle ſera inſtruite, lui montrer ſon bon cœur, de la maniere qu'elle ſemble le déſirer.

Adieu.

RIVERS.



LETTRE CCX.

Le Colonel Rivers, à M. Fitzgérald.

A Bellfield, ce 25 Octobre.

Nous avons retourné ce matin au hameau. Nous sommes de plus en plus sûrs que cette femme aimable n'est pas dans une situation qui réponde à sa naissance. Nous avons resté deux heures avec elle. La variété que nous avons jettée dans la conversation, a décélé, malgré son extrême modestie, qu'elle avoit été élevée avec grand soin. Son langage est châtié, élégant. Elle a de la noblesse dans les sentimens sans affectation. Nous avons parlé de livres ; elle

en a dit peu de chose ; mais ce qu'elle en a dit a montré un goût, un discernement qui nous a frappé.

Nous aurions la plus grande envie de connoître sa situation pour lui être utiles, s'il est possible; mais la délicatesse nous a empêché de lui faire voir, sur ce point, la moindre curiosité. Nous aurions été au désespoir qu'elle eût pû soupçonner que nous avions, peut-être, des idées à son égard, qui ne lui étoient pas favorables.

Elle a paru très-affectée de l'inquiétude qu'Emilie lui a témoignée sur le danger que l'enfant avoit couru hier. La maniere affectueuse & polie dont elle a semblé s'intéresser à ce qui la regarde personnellement, ne l'a pas moins touchée. Emilie lui a fait des offres de services, & son air

de douceur & de timidité, en lui parlant, a plutôt paru annoncer qu'elle lui demandoit une faveur qu'elle ne croyoit la faire.

Elle l'a remerciée avec un regard de surprise & de reconnoissance, aussi aimable qu'expressif. J'ai, cependant, remarqué dans ce moment, sur son visage un air d'embarras qui me cause quelqu'inquiétude. Elle a refusé d'un ton décidé de venir à Bellfield. Je ne sçais que penser.

Emilie, qui est confiante & fort prévenue en sa faveur, répond de sa bonne conduite. Elle me jure qu'elle est vertueuse & qu'elle l'a toujours été. Pour moi j'en doute.

Les artifices indignes dont les hommes font usage, la générosité romanesque, la confiance aveugle, la franchise aimable des jeunes personnes du sexe, l'ont peut-être....

Une jeune fille qui prend de l'amour aime ſans réſerve. Elle s'imagine que l'homme, qui eſt l'objet de ſa paſſion, poſſéde toutes les vertus ; la droiture de ſon eſprit éloigne tous les ſoupçons, & quand je vois cette jeune perſonne-ci, reléguée dans une retraite auſſi écartée & ſi peu digne de ſon éducation, lorſque je conſidere ſa beauté, l'élégance de toute ſa perſonne, ſon air tendre & mélancolique qui exprime une extrême ſenſibilité, l'enfant, la tendreſſe qu'elle a pour lui ; toutes ces circonſtances, & la ſcélérateſſe des hommes, me font craindre qu'elle n'ait été la malheureuſe victime de quelque miſérable qui la ſéduite.

Je ſuis auſſi convaincu qu'Emilie de la bonté de ſon cœur : mais je ne puis me défendre d'appréhender que

que ſa franchiſe & ſa confiance n'ait cauſé ſon malheur.

Adieu. Nous avons du monde à dîner.

RIVERS.





LETTRE CCXI.

Le Colonel Rivers, à Monsieur Fitzgérald.

A Bellfield ce 24, *à* 10 *heures du soir.*

EMilie, mon cher Fitzgérald, a reçu, vers six heures, la lettre que je joins ici. Elle est de notre aimable Villageoise. Lisez-la. Je vous dirai ensuite ce que je crois pouvoir exiger de vous.

A Madame Rivers la jeune.

MADAME,

Je souhaitois, par bien des raisons, que le triste événement qui m'a conduite ici, restât inconnu.

Vos égards, vos attentions généreuſes pour une perſonne qui n'a d'autre droit pour vous intéreſſer que ſa ſituation humiliante, & qui, par ſon apparence, pourroit peut-être lui être nuiſible dans un eſprit moins noble que le vôtre, m'ont déterminée à vous écrire. Je vais vous faire une hiſtoire que j'ai tenue cachée juſqu'à préſent, & que j'étois réſolue d'enſevelir dans le ſecret. Il n'y avoit, du moins, que les plus fortes raiſons qui puſſent m'engager à la faire connoître.

J'ai vu, Madame, & j'ai vu avec admiration, ſur votre phyſionomie, le combat qui ſe faiſoit dans votre ame, entre le deſir de ſçavoir les cauſes de mon malheur pour le ſoulager, & la délicateſſe qui vous empêchoit de me faire des queſtions. La crainte de bleſſer mon amour-propre & ma ſenſibilité, a été la plus

forte, & vous ne m'avez point pressée.

Je ne cours point de risque de confier à une personne aussi sensible ce qui pourroit, peut-être, m'attirer des reproches du reste du monde, quoique je ne les mérite pas.

Vous avez eu la bonté de me dire que mon extérieur vous faisoit connoître que ma situation présente n'avoit pas l'air de répondre à celle dans laquelle je suis née. La prévention, Madame, ne vous a point trompée à cet égard. Je ne suis pas, en effet, comme je devrois être.

Mon pere, né Gentilhomme, étoit un Officier de mérite. J'étois encore dans l'enfance, lorsqu'il eut le malheur de perdre ma mere.

Il prit le plus grand soin de mon éducation. Il me fit apprendre tout ce qui pouvoit convenir à mon sexe;

mais il fit pour cela des ſacrifices qui étoient au-deſſus de ſon revenu.

Il n'avoit preſque plus que ſa paie. Il aimoit extrêmement ſon état; mais ſa tendreſſe pour moi l'emporta ſur ſon goût. Il alloit quitter le ſervice pour m'inſtruire avec plus de ſoin. Il étoit déja en traité à ce ſujet, lorſqu'une fiévre maligne me l'enleva en quelques jours. Je n'avois que quinze ans. Le peu de bien qu'il me laiſſa ne montoit qu'à un peu plus de cinq cens livres ſterling. Il ordonna, par ſon teſtament, que j'en jouirois auſſitôt.

L'affliction que me cauſa la perte d'un auſſi bon pere, abſorba toutes mes penſées. Je n'avois pas encore pu ſonger à ce que je pourrois faire pour me procurer ma ſubſiſtance. Je m'étois liée de la plus tendre amitié, dans une Penſion, avec une jeune

personne, à-peu-près de mon âge, qui alloit retourner chez son pere, dans le nord de l'Angleterre. Elle me pressa, avec tant d'instance, d'aller passer quelque temps chez elle pour dissiper mon chagrin, que je m'y déterminai.

Je trouvai auprès de ma chere Sophie toute la consolation dont ma douleur étoit susceptible. Les attentions de son pere, qui voyoit que ma société faisoit plaisir à sa fille, leurs pressantes sollicitations m'engagerent à rester chez eux beaucoup plus long-temps que je ne l'avois compté. J'y passai trois ans, & je les y passai dans les délices de l'amitié & au milieu de ces plaisirs innocens de la jeunesse & qui nous rendroient trop heureux, si nos cœurs pouvoient toujours s'en contenter... Hélas ! un jeune Baronnet, dont la figure étoit aussi

heureuſe, auſſi agréable que ſon âme étoit horrible, vint troubler, pour toujours, notre félicité.

Sophie eut le malheur de fixer ſes regards à un bal. Quoique ſes traits ne fuſſent pas réguliers, elle étoit belle. Sa taille élégante, ſa jeuneſſe, ſa douceur, ſa ſenſibilité, ſa candeur, ſa modeſtie, tout en elle pouvoit inſpirer les paſſions les plus délicates; il n'y avoit qu'un cœur auſſi ſcélérat qui n'en pouvoit pas être captivé. Il ne parut l'aimer que pour perdre & accabler l'innocence.

Elle étoit comme le tendre bourgeon d'une roſe que le ſoleil n'avoit pas encore flétri.

Son cœur étoit ſenſible; mais elle n'avoit point encore rencontré d'objet qui l'eût affecté. Elle étoit d'un déſintéreſſement romaneſque.

Il y avoit alors quelque-temps que

son pere étoit passé en Hollande pour recueillir une succession. Nous étions seules, sans secours, sans appui, sans protection, maîtresses de nous-mêmes, & livrées à la malheureuse étourderie de la jeunesse. J'étois la plus âgée. J'avois dix-huit ans, lorsque le mauvais destin de mon amie, conduisit le Chevalier Verville au bal où nous étions. C'est-là qu'elle le vit pour la premiere fois.

Ils danserent ensemble. Il eut pour elle tous ces petits soins, toutes ces attentions flatteuses, donr notre sexe crédule ne se défie pas assez, & qui le ménent souvent à sa perte. Il avoit un air tendre, mais timide, modeste, respectueux. Ses yeux, toujours fixés sur elle, se baissoient quand il rencontroit les siens. Il les baissoit avec art : on eût dit qu'il craignoit d'offenser.

Il lui demanda la permiſſion de venir le lendemain s'informer de ſa ſanté. Il vint. Il étoit charmant, honnête, poli, attentif, tendre, inſinuant, orné de toutes les graces extérieures, qui peuvent embellir la vertu ou cacher le vice ; le voir & l'aimer, c'étoit, à-peu-près, la même choſe.

Il fit les plus vives inſtances pour obtenir la permiſſion de revenir. On la lui accorda ſans difficulté. Il ne ſe paſſa pas un jour, pendant deux mois, ſans que nous ne le viſſions. La maniere dont il ſe comportoit, auroit pu raſſurer le cœur le plus ſoupçonneux. Et que pouvoit-on attendre de deux jeunes filles pleines de franchiſe & de confiance, & qui, ſans connoiſſance du monde, avoient conçu la plus favorable idée d'un homme, dont la conduite & le langage auroient fait croire à toute autre, que

son ame étoit le séjour de la vertu ?

Je l'avoue, à ma honte. Oui, Madame, sans la préférence qu'il donnoit visiblement à Sophie, je n'aurois pu défendre mon cœur contre lui. Il seroit devenu la proie de la même tendresse, dont elle fut la victime.

Quel monstre ! Il tendit ses piéges avec tout l'art dont le crime peut faire usage pour séduire l'innocence. L'estime, le respect sembloient égaler sa passion. Il parloit de l'honneur. Les délices d'une union, où l'on ne consulte que les mouvemens d'une affection tendre, se peignoient dans ses discours avec les plus vives couleurs. Il désiroit, avec impatience, le retour de son pere, pour la demander en mariage. Il comptoit, avec chagrin, les heures de son absence ; le retard de son bonheur excitoit ses

murmures. Il l'engagea même à écrire à son pere pour lui faire part de ses desseins.

Son inexpérience concouroit à sa perte... Son jeune cœur céda trop aisément à de si douces impressions. Elle aimoit, ou plutôt elle idolâtroit ce monstre ; elle auroit cru faire un crime en s'opposant à la moindre de ses volontés.

Son pere devoit, enfin, revenir dans quelques jours—. Ils s'en félicitoient—. Il eut, cependant, l'adresse de lui faire entendre, comme si cela étoit venu sans réflexion, qu'il souhaiteroit que sa fortune fût moindre qu'elle n'étoit. Je serois plus sûr, disoit-il, que ce c'est que moi uniquement qu'on aime. Il se fâchoit d'avoir cette délicatesse, & rejettoit ce qu'elle paroissoit avoir d'offensant sur l'excès de son amour. Il protestoit

qu'il préféreroit de mourir plutôt que de lui faire la moindre injure. Il souhaitoit, cependant, d'être assuré que son amour étoit sans réserve.

Généreuse, désintéressée, excitée par sa passion même à en prouver la sincérité, elle tomba dans le piége. Elle consentit à s'en aller, & à vivre avec lui, pendant quelque temps, dans un endroit retiré où elle ne verroit que lui seul; elle convint qu'il ne l'épouseroit qu'après.

Il feignit une espéce de ravissement à cette preuve d'amour. Il hésita, cependant, à l'accepter... Et c'est ainsi, qu'en piquant la générosité de son ame qui ne connoissoit point de ruse & n'en soupçonnoit aucune, il l'excita à se dévouer à son malheur.

Il y avoit des précautions à prendre pour que cette démarche parût

moins publique, & que son honneur, qui paroissoit l'intéresser infiniment, n'en fût point blessé. Il fut convenu qu'il partiroit, sur le champ, pour s'en aller à Londres & qu'elle le suivroit sous prétexte d'aller voir une parente qui demeuroit un peu loin du séjour que nous habitions.

La plus grande difficulté étoit de me cacher ce dessein. J'avois été jusqu'alors la confidente des pensées les plus secrettes de son cœur. Elle m'auroit sûrement tout révelé : mais il eut l'adresse de lui persuader que je l'aimois, & que ce seroit, à la fois, une imprudence & une cruauté de me confier un projet qui me feroit de la peine & qui exciteroit, peut-être, ma jalousie à leur nuire.

Il n'est rien qui puisse mieux faire voir quelle est la puissance de l'amour que la réserve que Sophie eut pour

moi en cette occasion. Cette passion enchaînoit toutes les facultés de son ame; elle se laissa persuader, avec facilité, qu'elle devoit dissimuler avec l'amie la plus sincere qu'elle avoit jamais eue.

On usa d'une ruse indigne à mon égard. On m'envoya, sous un prétexte, passer quelques semaines chez une Dame à la campagne. A-peine y étois-je arrivée que Sophie suivit son infâme amant. Elle laissa des lettres pour son pere & pour moi. Elle y essayoit de nous faire croire qu'ils étoient mariés secrettement.

Je ne puis vous exprimer ma douleur ni celle de son pere. Il étoit naturellement très-sévere. Dès ce moment il ne voulut plus entendre parler d'elle, il la déshérita & donna tous ses biens à un jeune neveu qui étoit alors au Collége.

Cet excès de sévérité augmenta la vivacité des sensations que ma tendresse pour elle & mon chagrin me faisoient ressentir. Je me rendis presqu'aussi-tôt à Londres. Je fis mon possible pour découvrir sa retraite ; mes soins furent inutiles. Je croyois l'avoir perdue pour jamais, lorsqu'au bout d'un an, & en passant le soir dans une rue avec une ancienne amie de ma mere, je fus reconnue par une domestique qui avoit servi Sophie. Elle vint à moi.--- Je frémis encore de ce qu'elle me dit ; elle me raconta que Sophie étoit dans un état affreux & que son perfide amant l'avoit abandonnée dans le moment où elle avoit le plus besoin de sa tendresse, & qu'elle en étoit, peut-être, plus digne.

Je volai chez elle. Je la trouvai dans un appartement dont l'ameu-

blement annonçoit la plus affreuſe miſere, mais dont, malgré cela, l'extrême propreté indiquoit que celle qui l'habitoit avoit eu des jours plus heureux. La domeſtique, qui m'avoit menée chez elle, la ſervoit.

Elle étoit dans ſon lit, pâle, abbatue, ſans force. L'aimable enfant que vous avez vu avec moi étoit dans ſes bras.

Je ne m'étois point d'abord préſentée à elle, dans la crainte que ma vue ne lui causât quelque révolution; ſa domeſtique la prévint de ma viſite. Elle n'eut pas, malgré cela, la force de ſoutenir ma préſence.-- Je cours à elle pour l'embraſſer; elle ſe léve ſur ſon ſéant, jette ſes foibles bras autour de mon cou, en s'écriant, chere amie! chere Fanny!... & elle perd tout ſentiment.

Nous la faiſons revenir par nos

soins.--- Elle fit ses efforts pour se tranquiliser. Ah! Madame qu'elle étoit touchante en ce moment! Elle serroit mes mains entre les siennes; ses larmes couloient en silence le long de ses joues, & ses yeux éteints, redevenus expressifs, erroient tendrement, tantôt sur l'enfant, tantôt sur moi.--- Elle vouloit parler; mais les sensations de son cœur étoient trop fortes pour qu'elle pût les exprimer.

Je l'engageai à se calmer.-- Je lui dis que je passerois le reste de la soirée avec elle. Je ne voulus pas lui dire que je ne la quitterois plus. Je craignis de lui causer par-là une émotion qu'elle n'auroit pu supporter dans la foiblesse extrême où elle étoit.

Je louai aussi-tôt une chambre dans la même maison. J'étois résolue de la soigner jusqu'à ce que sa santé fût rétablie. Je fis vœu de vivre tou-

jours avec elle : ma petite fortune, jointe au travail de nos mains, pouvoit nous faire ſubſiſter.

Je paſſai toute la nuit auprès d'elle. Elle dormit un peu & parut ſe mieux porter le matin. Elle me raconta toutes les circonſtances dont je vous ai fait part. Avec quel ſoin, cependant, ne chercha-t-elle pas à adoucir l'horreur de la conduite cruelle du ſcélérat qui l'avoit abandonnée, & dont le ſeul nom me faiſoit frémir !

Une légére fiévre la ſaiſit l'après-midi. J'envoyai chercher un Médecin. Il me dit qu'il y avoit du danger. Jugez de ma douleur! Je m'apperçus qu'elle alloit toujours plus mal & je ne la quittai pas d'un moment.

Le lendemain matin elle m'appella d'une voix foible. J'approchai d'elle.. Elle me prit la main, &, en me regardant avec une tendreſſe inex-

primable : » Ma chere & unique » amie, » me dit-elle. » Je me » meurs. Le Ciel vous a envoyée » pour recevoir le dernier soupir de » votre infortunée Sophie. Je désire » avec la plus vive ardeur d'obtenir » le pardon de mon pere ; mais je » n'ose le demander.

» C'est de la foiblesse de mon » cœur qu'est venu ma ruine. Je » suis perdue & abandonnée de celui » que j'idolâtrois. J'aurois sacrifié ma » vie pour lui, & il me laisse périr « dans la misere & dans l'opprobre » avec mon enfant !... Je l'aime en- » core avec passion... C'est la dou- » leur de l'avoir perdu qui ouvre » mon tombeau...

Une foiblesse l'empêcha de continuer... Elle revint un peu à elle & reprit son funeste discours.

» Je vais, ma chere amie, » dit-

elle, » vous faire une priere pénible, » embarrassante. N'abandonnez point » mon enfant : sauvez-le de la misere » qui le menace ; qu'il trouve en » vous une mere aussi tendre, mais » plus vertueuse que la sienne.

» Je sçais, chere Fanny, que votre » réputation en souffrira : mais à qui, » dans le monde, puis-je le confier ?... » Quelle autre auroit pitié de cet in- » nocent ? . . .

Le cœur déchiré par les plus vives angoisses, je ne pus lui répondre... Je pris l'aimable enfant, je le serrai contre mon sein, je le baisai & je fondis en larmes.

Elle comprit ce langage... Un air de joie & de plaisir se répandit sur sa physionomie... Elle nous regarda tous deux avec les yeux de l'affection la plus vive & la plus empressée, joi- gnit ses deux mains & adressa une

priere courte & fervente au Ciel... Hélas! ce furent ſes dernieres expreſſions, elle s'enfonça dans le lit & expira ſans jetter un ſoupir.--

Il eſt inutile, Madame, de vous dire ce qui s'enſuivit.

Je me ſentis pénétrée de la douleur la plus exceſſive. Je voyois devant moi l'amie de mon ame, la plus douce & la meilleure des créatures, froide & inanimée... ſon cœur percé par l'ingratitude de l'homme qu'elle avoit adoré, ſon honneur perdu, ſa réputation flétrie & ſon enfant innocent qui participoit à ſa honte... Et tous ces malheurs étoient l'effet d'une ſenſibilité dont il n'y a que les meilleurs cœurs qui ſoient ſuſceptibles!... Juſte Ciel! cette noble droiture de l'ame qui écarte juſqu'au ſoupçon de la baſſeſſe dans une autre, eſt-elle donc une vertu dont nous devions nous défier?

Livrée à l'excès de ma douleur, je ne me connoiſſois plus. Je baiſai les lévres éteintes de ma Sophie, je parlai à ſon corps inanimé : je lui promis d'être la protectrice, la ſeconde mere de ſon enfant..... Il me fit un ſourire en ſerrant de ſes petites mains une des miennes..... On auroit cru qu'il étoit ſenſible à ce que je diſois.

Dès que mon chagrin fut un peu calmé, je fis part de la mort de Sophie à ſon pere... Il eut la cruauté de refuſer de voir ſon enfant.

Je déteſtois trop ſon aſſaſſin pour m'adreſſer à lui.-- Je pris le parti de me retirer dans un endroit où je ne ſerois pas connue. Je choiſis celui-ci & réſolus de ne me jamais faire connoître. J'ai conſacré, depuis ce tems, ma vie, aux ſoins de l'enfant, & mon foible revenu, joint à un petit travail

que le Ciel bénit, nous a ſuffi pour nous ſoutenir.

La domeſtique qui avoit ſervi Sophie me pria de l'emmener. Elle eſt avec moi; elle m'aide dans les petits ouvrages que j'entreprends pour les Marchands des Villes voiſines.

Je ſens toutes les ſuites du parti que j'ai pris. Je ſçais que je renonce au monde & que je m'interdis toutes eſpéces d'établiſſemens pour moi.- Je ne puis, cependant, abandonner ce petit innocent, qui n'a d'autre appui que moi, ni trahir la confiance de mon amie mourante, dont les derniers momens ont été moins cruels par l'eſpérance que je lui ai donnée, que ſon fils trouveroit en moi une autre mere.

Tel eſt mon ſort, Madame. Vous avez eu la bonté de ſouhaiter de m'ê-

tre utile. Le Chevalier Verville eſt mort. Une maladie violente, qui a été la ſuite de ſes déréglemens, l'a emporté preſque ſubitement... On vante le beau caractère de ſon frere... Puis-je vous prier d'engager Monſieur Rivers, dont il eſt probablement de la connoiſſance, de lui faire part de cette hiſtoire? Peut-être en ſeroit-il touché, peut-être aſſureroit-il à mon petit Charles une perſpective plus heureuſe que celle qu'il ne peut eſpérer de la modicité de mon bien.

La compaſſion dont vous m'avez paru affectée, m'épargne toute autre explication. Etre dans le malheur ſans l'avoir mérité, cela ſuffit pour intéreſſer une ame auſſi généreuſe que la vôtre.

Vous êtes au-deſſus des vils préjugés qui ſubjuguent les eſprits vulgaires,

res, vous plaindrez cette tendre Sophie qui a été ſi cruellement la victime de ſon cœur trop ſenſible. Vous déteſterez la mémoire de ſon farouche aſſaſſin. Enfin, je ſuis ſûre que vous applaudirez à ma conduite, quoiqu'elle ſoit ſi éloignée des maximes de ce monde. Vous ferez tous vos efforts pour être utile à mon joli jaſeur.

Les inſtances que vous m'avez faites, d'aller à Bellfield, me ſont toutes préſentes : mais je ne pouvois pas me déterminer à avoir cet honneur avant que je vous euſſe expliqué les cauſes de ma ſituation. Puiſſiez-vous approuver le détail que je vous en ai fait! Avec quelle reconnoiſſance ne recevrai-je pas la faveur que vous m'avez offerte! mais vous auriez pû ſoupçonner auparavant que je n'en étois pas digne.

J'ai l'honneur d'être avec une reconnoiſſance qui égale mon reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,

FANNY WATSON.

Je ſuis ſûr, mon cher Fitzgérald, que votre cœur vous a appris, en liſant cette lettre, toutes les réflexions qu'elle nous a ſuggérées en la liſant nous-mêmes. Emilie, dont l'ame ſenſible compatit aux foibleſſes auſſi-bien qu'au malheur des autres, ira dès demain matin chercher la généreuſe Fanny & ſon pupile, pour paſſer quelque temps avec nous. Nous verrons alors ce que nous pourrons faire pour eux.

Vous êtes fort lié, vous, mon cher Fitzgérald, avec le Chevalier Verville. Je le connois aussi. Allez, je vous prie, le trouver, & montrez-lui cette lettre. C'est un homme d'honneur. Je suis sûr qu'il viendra au secours de l'enfant. Si son pere n'eût pas été un monstre d'inhumanité, il jouiroit aujourd'hui des biens & du titre qui ont passé au Chevalier.

L'assassin nocturne, mon cher Fitzgérald, est moins scélérat que ce vil séducteur, ce ravisseur infâme de l'innocente candeur. Quelle satisfaction n'est-ce pas pour moi, quand je jette un coup d'œil sur les actions de ma vie, de n'avoir point à me reprocher d'être la cause qu'un seul cœur gémissant ait poussé des soupirs de regret & de remords!

Je plains, avec douleur la triste victime d'une tendresse, précieuse en

elle-même ; mais qui est ſuivie de conſéquences horribles, quand elle n'eſt pas guidée par la raiſon.

Il me ſemble qu'une femme qui ſe ſacrifie ſans réſerve à l'objet de ſon affection, devroit offrir un double lien d'attachement à un homme d'honneur.

Le beau ſexe eſt moins vertueux par raiſonnement & par principe décidé, que par une ſorte d'élégance ou une aimable délicateſſe d'eſprit. Naturellement tendre juſqu'à l'excès, généreux & emporté par un ſentiment romaneſque, il ſe laiſſe trop aiſément ſéduire : il ſuffit ſouvent de gagner ſa confiance & de piquer ſa généroſité.--

Adieu. Je ne peux plus écrire. Mon cœur eſt ſi attendri par cette hiſtoire, que je ſuis incapable de toute application...

Ne perdez pas un moment pour aller voir le Chevalier Verville...

Emilie me dit de vous en prier aussi de sa part.

Rivers.



LETTRE CCXV.

M. Fitzgérald, au Colonel Rivers.

A Londres, ce 28 Octobre.

L'Histoire de la belle Villageoise m'a fait frémir... Bell a versé une larme sur le sort de Sophie.

Graces au Ciel, on trouve peu d'hommes comme le Chevalier Charles Verville! Une insensibilité aussi sauvage n'est pas dans la nature.

Le cœur humain est naturellement foible; mais il n'est pas méchant. Avide de plaisir, insatiable de gain, on trouve ordinairement au milieu de ces excès un mélange de bienfaisance qui nous empêche, en nous y livrant, de chercher la destruction des autres.

J'ai lû, je ne ſçais où, que les hommes ſont naturellement inclinés au mal; on n'a, peut-être, jamais rien dit d'auſſi faux. Ils ont une inclination naturelle & vive à ſatisfaire toutes leurs paſſions; mais les paſſions ne ſont pas des maux par elles-mêmes. Leur excès, ſeul, eſt blâmable. Il y en a de dangereuſes & dont la malignité ſe porte aux effets les plus ſiniſtres; mais elles ne naiſſent pas avec nous: elles ne viennent que par degrés. Les chagrins, les traverſes, la mauvaiſe éducation, la corruption du cœur, par l'exemple des autres, en ſont les ſources.

Que n'a point ſouffert la malheureuſe Sophie! Il n'y a point de peine qui égale les efforts d'une ame vertueuſe qui ne veut agir que d'une maniere convenable, & qui, cependant, ſe trouve emportée, malgré

elle, par la force irrésistible d'une passion qui lui fait faire tout ce qu'elle voudroit éviter.

A une heure.

Je reviens de chez le Chevalier Verville : mais il est à Bath... Je lui écrirai ce soir. J'en attends une réponse favorable, & je vous en ferai part aussi-tôt que je l'aurai reçue.

Nous allons dîner à Richmond.--

Adieu, mon cher Rivers. Bell me dit de vous gronder; elle se plaint de ce que vous ne lui avez pas encore fait réponse. Je vous croyois, moi, un peu plus galant.

FITZGERALD.

*

LETTRE CCXVI.

Le Colonel Rivers, à M. Fitzgérald.

A Bellfield, ce 30 Octobre.

Je ſuis dans la plus grande impatience d'avoir la réponſe du Chevalier Verville... Je ſuis comme vous; je ne doute point qu'elle ne ſoit ſatisfaiſante. Nous retiendrons ici nos Villageois juſqu'à ce que leur ſort ſoit décidé.- Je n'ai rien dit à l'aimable Fanny des démarches que nous vous faiſons faire.

Elle eſt charmante. Emilie en eſt tout-à-fait contente. Je voudrois pouvoir la retenir ici. Ce ſeroit une compagne agréable qce je lui donnerois; ſes idées reſſemblent aux ſiennes;

elle voit les chofes dans le même point de vue. Il me femble que j'ajouterois au bonheur d'Emilie, fi je pouvois lui ménager, pour toujours, cette fociété.

Mais en vous parlant de la reffemblance des idées, fçavez-vous que je ne ceffe point d'obferver avec quelle exactitude les vôtres & les miennes fe réuniffent au même point? De toutes mes connoiffances, vous êtes le feul dont l'efprit ait le plus de rapport, le plus de conformité avec le mien.- Cela donne aux liens d'affection, qui nous uniffent, une force que tout votre mérite ne pourroit pas produire.-

Vous avez bien raifon, mon cher Fitzgérald, l'homme eft naturellement né vertueux. Il n'y a que l'éducation & l'exemple qui le gâtent.

L'idée que l'on fe forme, que les

autres ſont de malhonnêtes gens, contribue à les rendre tels. Je ne ſçais pas même ſi elle ne nous conduit pas à le devenir nous-mêmes.

Ne changera-t-on jamais les mauvaiſes méthodes que l'on ſuit pour inſtruire la jeuneſſe? Au lieu de vérités, on ne lui donne que des préjugés. On ne lui peint les hommes que comme des animaux de proie, toujours prêts à ſe déchirer.- Et pourquoi ne les lui montre-t-on pas comme des freres qu'une même chaîne unit; & qui, avec un ſoin raiſonnable de leurs propres intérêts, viſent, cependant, au bien général de la ſociété?

Je ſuis perſuadé qu'il n'y a point de différence entre le véritable amour-propre & l'amour ſocial.

J'aime à penſer que les paſſions qui font le bonheur de chacun en

particulier, tendent directement au bonheur de tous.

Oui, l'Auteur bienfaisant de la Nature a, sans doute, voulu que le bonheur public & particulier fussent la même chose. L'homme a fait d'inutiles efforts pour les séparer; mais en voulant les désunir, il les a presque détruits l'un & l'autre.

La Législation semble s'être attachée, presque par-tout, à renverser cet ordre précieux de la Providence qui veut qu'en devenant heureux, nous faisions le bonheur des autres.

Ce n'est point là, mon cher Fitzgérald, une vaine déclamation: mais ne voyez-vous pas, comme moi, que le bonheur & même la vertu de toute l'espéce humaine, paroissent indifférens à ceux qui devroient y veiller essentiellement? Le mariage

eſt négligé. Les entraves, les contraintes, dont on l'accable, favoriſent le célibat & le libertinage qui en eſt la ſuite. Elles donnent plus de force à la tyrannie des parens qui aſſujettiſſent les affections généreuſes de la jeuneſſe, à des motifs qui n'ont d'autres principes que l'avarice.- On condamne ces malheureuſes victimes du devoir à une vie d'indifférence & de dégoût, & on les plonge ſouvent dans le vice.- On ne conſulte plus que l'égalité des richeſſes. Celle de l'âge & de l'humeur, les attraits perſonnels, la naiſſance, l'eſprit, l'éducation, le ſentiment, toutes ces ſources de ce goût vif, de cette tendre amitié qui, ſeule, eſt digne d'un lien auſſi ſacré que le mariage, ſont des chimères qu'on ne conſulte plus.

La jeuneſſe, timide & complaiſante, céde aiſément aux impreſſions

qu'on lui donne, quel que ſoit le dégoût que lui inſpirent les objets : elle s'allie à la vieilleſſe & aux infirmités.

Combien de Seigneurs, pour réparer leur fortune délabrée, ſe dégradent de leur rang en épouſant des filles dont la naiſſance eſt abjecte, & qu'ils mépriſent ; mais dont ils dévorent d'avance les richeſſes ! Eblouies par l'éclat d'un nom & d'un titre, elles ambitionnent elles-mêmes ces alliances. Et ſous quel point de vue l'homme ſage conſidére-t-il de pareils liens ? Ce ne ſont, à ſes yeux, que des proſtitutions d'une eſpéce honteuſe, infâme.

Un homme qui ne ſe marie que par un motif d'intérêt, eſt un homme déteſtable : il n'en faut rien attendre d'utile. Toute la ſociété eſt concentrée en lui-même, ou plutôt elle eſt rejettée de ſon ame ; elle n'exiſte plus pour lui.

J'avois encore je ne sçais combien de choses à vous dire à ce sujet; mais voilà du monde qui nous arrive.

Adieu.

Rivers.



LETTRE CCXVII.

Sir John Temple au Colonel Rivers.

A Hill-wood, ce premier Novembre.

JE m'imaginois, mon cher Rivers, que tu me connoissois mieux. Tu crois que j'ai naturellement de la légereté en amour & en amitié... Je t'assure que tu te trompes.

Les objets de mon amitié n'ont pas été, je l'avoue, à l'abri de bien des changemens : mais ce n'est point par esprit d'inconstance. Je me faisois des amis avec précipitation, sans examen, sans sçavoir s'ils étoient dignes de l'être ; une perfection frappante ou agréable, suffisoit souvent pour me décider... Je m'appercevois qu'elle

n'étoit soutenue par aucun mérite, & je les quittois.

Pour l'amour, c'étoit la vanité qui faisoit mon inconstance.

Les faveurs des femmes sont si flatteuses !... Quel est l'homme qui puisse se vanter d'avoir assez de fermeté pour résister à cet appas ?... Il détruit le bonheur réel ; mais le plaisir du moment l'emporte sur la réflexion... On peut te citer à la vérité... tu es un homme unique... Ton exemple, sur-tout, au commencement de mon mariage, me frappoit d'une maniere sensible. Sçais-tu, malgré cela, que j'ai couru plus d'une fois le danger de m'écarter des loix que mes nouveaux liens m'imposoient ? J'ai vû le moment où les attraits de ma divine Lucie ne pourroient pas triompher du vain desir qui m'excitoit à faire de nouvelles conquêtes.

La force de l'habitude eſt terrible. Je l'ai heureuſement ſurmontée. Combien j'aurois perdu dans ce funeſte échange !

Oui, mon ami. Je ſuis, maintenant, dans la plus parfaite ſécurité. Ma vanité a pris un autre ſyſtême : elle ne trouve plus rien qui la flatte que le précieux avantage de conſerver le cœur de l'aimable femme qui a couru le riſque de s'aſſocier à mon ſort. Les regards de toutes ces femmes coquettes, dont j'étois ſi jaloux, ne me touchent plus ; je ſerois bien dupe de leur ſacrifier des attentions qu'elles ne méritent pas. Il y a tant d'autres hommes à la mode dont elles ſont auſſi flattées !... Ils peuvent s'accommoder les uns des autres : je n'envie plus cet heureux deſtin.

Tout conſpire à me retenir attaché au bonheur dont je jouis. La vie

douce que je mene, ton amitié, ton exemple, la société de tant d'aimables amis, la crainte de perdre leur estime, la félicité de ta sœur, tout, enfin, m'affecte & m'intéresse.

Ma conduite passée n'étoit que l'effet d'un goût passager qui ne pouvoit pas durer long temps. Le germe de la constance étoit, certainement, dans mon cœur. Hé ! ne s'étoit-il pas même entiérement développé dans notre amitié ? Lucie, que j'aime de plus en plus, n'en est-elle pas encore un garant ? Je ne sçais s'il y a dans le monde une femme qui puisse se vanter de m'avoir, avant elle, captivé seulement pendant huit jours.

Lucie est mon amie, ma compagne.. Elle est plus que tout cela ; elle est ma maîtresse chérie, adorée. Son esprit, sa vivacité, ses connoissances agréables me font passer avec délices

tous les momens de ma vie. Quelle différence de ceux que je consacrois à la société d'un tas de folles !... Ces momens *divins* étoient bien tristes, bien ennuyeux.

La possession, avec ma Lucie, ne guérit pas les blessures du cœur ; & avec ces beautés charmantes, j'en étois souvent guéri d'avance.

Sa modestie, la pureté angélique de son ame, font sans cesse renaître mon ravissement.

Il n'y avoit qu'elle seule au monde qui pût me prouver que si la beauté inspire l'amour, la délicatesse en entretient le feu.–

Elle a dérobé le ceste de Vénus, les Graces n'entonreut plus la Déesse.

Mes passions errantes se sont réunies dans un seul point dont elle est l'objet...

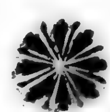
Mais tout cela est bien pompeux...

Je quitte : aussi-bien Lucie entre-t-elle ; & je ne veux pas qu'elle sçache toute l'étendue de son empire.

Vous vous souvenez, sans doute, que vous venez dîner ici demain ? Nous danserons l'après-midi : cela servira de prélude à notre bal masqué de la semaine prochaine. Lucie veut consulter votre Emilie sur son déguisement. C'est un mystère dont nous serons exclus. Tous les Fitzgérald m'ont promis d'être de cette partie, & je les enverrai chercher, ou je les irai chercher moi-même.

A demain.

TEMPLE.



LETTRE CCXVIII.

Le Colonel Rivers, à Monsieur Fitzgérald.

A Bellfield, ce premier Novembre.

JE ne suis plus si inquiet sur le sort de ma sœur. Temple vient de m'écrire & sa lettre me rassure. C'est un amant tendre & délicat qui paroît l'avoir écrite. Il avoue, cependant, le danger qu'il a couru; mais il l'avoue avec une franchise qui exprime, selon moi, plus fortement l'état actuel de son cœur, que s'il eût étalé une foule de protestations. -- Je me défie de tous ces gens qui jurent par le Ciel qu'ils sont ce qu'on soupçonne qu'ils ne sont pas.

J'avois réellement des craintes qui me tourmentoient. Nos femmes mariées ici ſont communément vertueuſes; elles aiment leurs maris, & leur bonheur exige qu'elles en ſoient aimées. - Cela n'eſt pas ſi néceſſaire dans les pays où la galanterie eſt en uſage.

Il la rendra heureuſe tant qu'elle conſervera ſon cœur : mais ſi elle le perdoit, elle auroit tout à craindre de la vivacité de ſon tempérament : elle ne pourroit pas, un inſtant, ſupporter ſon indifférence.

Il a dans l'ame cette chaleur qui anime toutes les vertus; mais qui, malheureuſement, en lui, eſt ſuſceptible d'écarts & d'indiſcrétions.

Un eſprit calme, froid & dégagé de paſſions, reſſemble à une terre ſtérile. On n'en doit rien eſpérer. Il n'y a de grandes choſes à attendre

que d'un cœur chaud & animé : il reſſemble à ces terreins fertiles & abondans, qui produiſent les plus beaux fruits quand ils ſont cultivés; mais qui ne donnent que de mauvaiſes herbes, lorſqu'on les néglige.

Temple a eu le malheur de perdre ſon pere & ſa mere dans ſon enfance. Il a été ſon maître, & il a eu la jouiſſance de toute ſa fortune dans un âge où les paſſions nous emportent au-delà des limites de la raiſon.

Je ſuis le ſeul homme ſur la terre qui ait jamais oſé lui reprocher ſa conduite ſans qu'il s'en ſoit fâché, & il eſt heureux pour Lucie que j'aie conſervé cet empire que l'amitié m'a d'abord donné ſur lui.

Cette influence, l'attention extrême qu'elle a de ſe captiver en

tout

tout à ſes goûts, les heureuſes qualités qu'elle a reçues de la nature & de l'éducation, & les charmes de ſa perſonne fixeront probablement pour toujours cette étoile errante.

Ils m'ont mandé qu'ils comptoient ſur vous tous pour la fête qu'ils donnent. J'y compte auſſi : Emilie dit qu'elle ſeroit fâchée de jouir d'un plaiſir qu'elle ne partageroit pas avec ſa chere Bell.

Mais où en êtes-vous de votre grande affaire ? Eſt-ce que Bell ne s'eſt pas préſentée ?... Quel Miniſtre, en la voyant, ne créeroit pas mille Majors au lieu d'un ? Temple craint que cette circonſtance ne vous retienne... Adieu.

Rivers.

Je reçois, en ce moment, votre derniere lettre... Vous avez raiſon.

Nous n'avons pas, nous autres Américains, les avantages qu'ont d'autres voyageurs. Notre imagination est bornée. Nous n'avons point le faste de l'Orient à peindre; les charmes simples de la nature s'offrent seulement à nos descriptions.



LETTRE CCXIX.

M. Fitzgérald au Colonel Rivers.

Ce 4 Novembre.

Je m'empresse, cher ami, de vous faire part du retour du Chevalier de Verville. Il arriva hier au soir de Bath, & il est venu me voir ce matin. Il veut voir l'enfant. Son frere, en mourant, lui avoit raconté cette histoire avec toute l'horreur du repentir & du remords, & l'avoit prié de ne point abandonner son fils s'il pouvoit le découvrir. Le Chevalier n'a point cessé, depuis ce temps, de faire des perquisitions pour le trouver : il est charmé de cette découverte.

Son intention est d'assurer trois ou

quatre mille livres ſterling à l'enfant ; & de ſe charger lui-même du ſoin de ſon éducation.

Il ne me parloit point de l'aimable fille qui eſt venue à ſon ſecours.....

J'ai cru devoir lui faire entendre qu'elle méritoit des preuves de ſa bienfaiſance. J'ai vu, avec plaiſir, que je ne faiſois que prévenir ſes idées. - Je ſuis perſuadé qu'elle aura lieu d'être ſatisfaite de ſa généroſité.-

Je voudrois bien être de la fête de Temple... Mais l'affaire de ma Majorité, quoique décidée, en entraîne d'autres qui nous empêcheront, peut-être, de partager vos plaiſirs. Bell veut que ce ſoit votre Emilie qui lui faſſe le détail de tout ce qui ſe paſſera ; & elle exige, dès-à-préſent, qu'elle lui faſſe une deſcription de l'habillement des Dames.-

Envoyez-nous ſans différer votre

aimable Villageoiſe & ſon petit protégé. Nous les préſenterons au Chevalier Verville.

Je ne puis vous en dire davantage. J'ai une foule de petites occupations.

FITZGERALD.





LETTRE CCXX.

Madame Rivers la jeune, à Madame Fitzgérald

A Bellfield, ce 8 Novembre.

JE ſuis de votre opinion., ma chere Bell. La politeſſe eſt ſûrement au rang des vertus morales.

Nous ſommes des êtres formés pour la ſociété ; il n'y a point de bonheur ſans elle. Il eſt donc du devoir de chacun de s'y rendre auſſi agréable qu'il lui eſt poſſible, & cela ſe peut-il ſans avoir pour les autres les mêmes attentions que nous ſouhaitons qu'ils aient pour nous ?... Ce que nous leur accordons en politeſ-

se, ils nous le rendent en respect. L'insolence, la hauteur, l'effronterie sont détestées de tout le genre humain.

Je m'ennuie à l'excès de ne point vous voir. Accoutumée au plaisir que les douceurs de votre amitié m'ont fait goûter, je n'en trouve plus dans de simples connoissances quelqu'agréables qu'elles soient.

Il est dangereux de trop se livrer aux charmes de l'amitié... Ils affoiblissent le goût qu'on a pour les sociétés ordinaires.

Mais quels sont, cependant, ces autres plaisirs? Y en a-t-il qui puissent véritablement passer pour des plaisirs? Y en a-t-il où l'on trouve la délicatesse, la vivacité qu'offre l'amitié?

Vous êtes cruelle de nous annoncer que vous ne pourrez, peut-être,

pas venir à la fête de Temple. C'eſt le dix-huit & nous commençons déja à nous préparer.

Mon habillement eſt ſimple, ſans ornement ; mais honnête, décent & de bon goût. C'eſt l'ajuſtement uni & ſans art d'une Payſanne Françoiſe. Lucie le contraſtera par le faſte Oriental d'une Sultane couverte de Diamans : ma mere a choiſi l'habillement d'une Dame Romaine.

Moi, j'ai préféré le mien, parce que je ſçais qu'il plaira à Rivers... Il aime tout ce qui ſent la Bergerie ; & le plaiſir de lui paroître plus aimable un moment, eſt pour moi une affaire de conſéquence & qui mérite toute mon attention.

Adieu.

E. RIVERS.

LETTRE CCXXI.

Madame Fitzgérald, à Madame Rivers la jeune.

A Londres, ce 10 Novembre.

IL eſt ſûr, ma chere Emilie, que l'amitié eſt une choſe charmante; c'eſt elle qui, après l'amour, fait le plus grand agrément de la ſociété.

Et voyez ce que c'eſt que l'indigne pruderie qui regne parmi les femmes! A-peine veulent-elles que nous puiſſions jouir de ce plaiſir quelqu'innocent qu'il ſoit.

Vous m'avez vu, je crois, une vieille tante qui s'appelloit Lady Cecile. Elle eſt morte à ſoixante-ſix ans. Croyez-vous bien qu'elle avoit vécu

jusqu'à cet âge sans ressentir la moindre étincelle d'affection pour aucune espéce d'être humain ? Le refrein éternel de tous ses discours étoit qu'une femme prudente & modeste ne devoit jamais aimer qu'elle-même... Je ne sçais dans quel pays de l'autre monde elle a passé : Dieu veuille avoir son ame !

Pour moi, graces au Ciel, je ne pense pas ainsi. Je crois qu'il faut plutôt exciter toutes les tendres inclinations du cœur que de les réprimer. Et pourquoi le mérite des autres n'auroit-il pas des droits à notre estime ?... Je l'aime... O ! ma tante, quel sermon vous me feriez si vous m'entendiez dire que je l'aime, même dans les hommes !...

Je puis même ajouter que je le préfére... Ne vous fâchez pas vous-même, Emilie. Je vous aime avec la

plus grande ſincérité ; mais je vous avoue que mon amitié pour les hommes eſt encore plus de mon goût. La pruderie, en voulant nous l'interdire, cherche à nous priver d'un des plus vifs & des plus innocens plaiſirs du cœur.

Le deſir de plaire à un ami, eſt plus animé : il excite par lui-même une émotion agréable & délicieuſe.

Vous me prendrez pour une coquette même en amitié. Je ne m'en défends pas ; je crois que vous avez raiſon.

J'aime beaucoup Fitzgérald : mais je ſuis fort aiſe, en même temps, de ce que les autres hommes me regardent avec complaiſance. La poſſeſſion d'un ſeul ne m'empêche pas d'être charmée de mériter l'attention de toutes ces cheres créatures. – Vous avez de l'eſprit, du jugement, du

ſentiment, vous avez mille autres perfections également eſtimables : je vous rends juſtice ; mais, avec tout cela, ne vous imaginez pas que je vous préfére à Rivers ? Il n'en eſt rien je vous aſſure.

Et que peuvent ſe dire deux femmes ?... Qu'elles s'aiment ?... Et qu'eſt-ce que cela a de piquant ?... Un ami... Oh ! oui, ma chere, un ami eſt bien différent : c'eſt toute autre choſe. J'ai toujours dans la tête de faire un ſyſtême de morale : je veux qu'il y ait cent pages, au moins, ſur ce ſujet.-

Ne vous gênez point de votre côté. J'aime mieux Rivers que vous ; je conſens que vous aimiez mieux Fitzgérald que moi ; je ſuis la femme du monde la plus complaiſante ; d'ailleurs je gagnerai à cela. J'étendrai, par-là, le cercle des amuſemens in-

nocens de mon mari, & je me plais à lui procurer de nouveaux plaisirs.

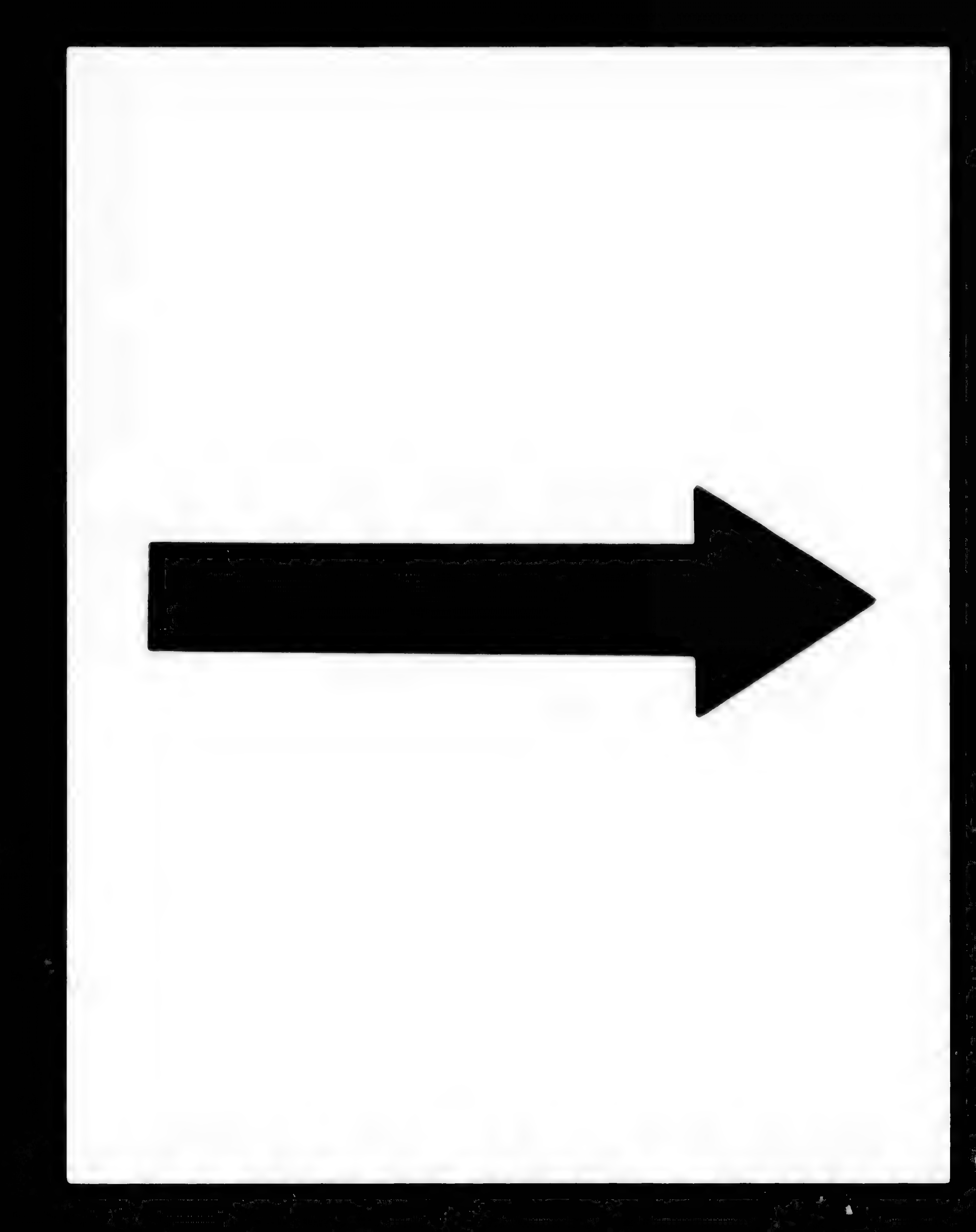
Mais n'admirez-vous pas Lucie ? Elle en fait naître, chez elle, qui retiennent Temple. - C'est une méthode assez bonne pour l'empêcher d'en aller chercher ailleurs.

Je suis extrêmement fâchée de ne pouvoir être de cette fête. Je suis folle des bals masqués, & j'ai ici le plus joli habillement du monde... Je regrette de n'en pas faire usage.- J'ai la plus grande envie de m'échapper un jour ou deux.

Adieu.

B. F. FITZGERALD.





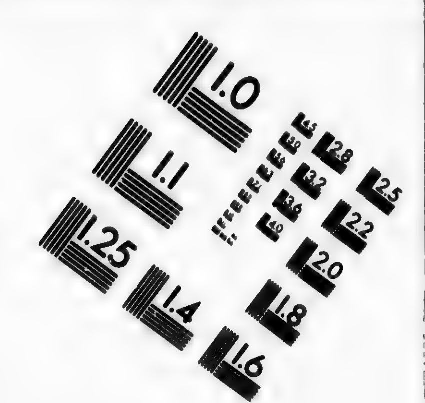
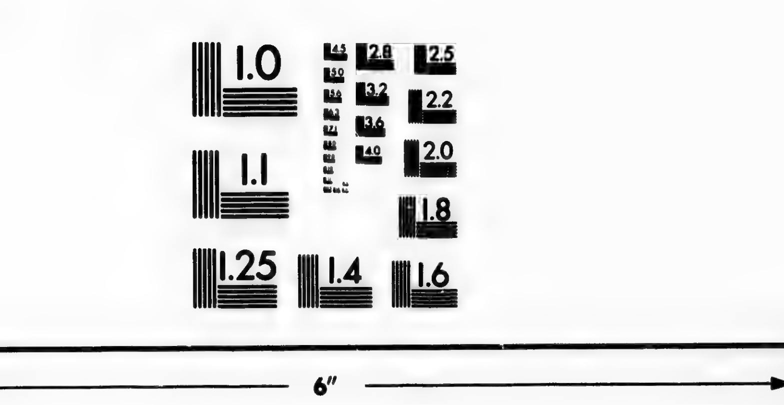


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





LETTRE CCXXII.

Le Colonel Rivers, à M. Fitzgérald.

A Bellfield, ce 12 Novembre.

DItes, je vous prie, à votre petite Bell, qu'elle garde ſes préceptes pour elle. Je ne veux pas qu'elle gâte mon Emilie.

Je m'oppoſe abſolument aux amitiés des femmes pour les hommes. Elles ne vont qu'aux Dames qui ſont de l'Ordre des Salamandres.

Je ne veux point de partage. Je veux avoir, à moi ſeul, toutes les tendres inclinations d'Emilie. J'envierois les plus légéres marques d'amitié qu'elle accorderoit à un autre.

Il ne faut, cependant, pas trop

de févérité. La pruderie défend à toutes les femmes d'avoir des inclinations ; moi je permets à toutes celles qui ne font point mariées de fuivre le penchant de leurs cœurs.....

Mais ne viendrez-vous donc point nous voir ? Je n'ai jamais vu dans ce temps-ci un auffi beau jour. L'air eft auffi tempéré qu'à la fin d'Avril... Le foleil reffemble à celui du Canada.-

Croirez-vous bien que je viens de me baigner dans le clair ruiffeau qui coule au bas de notre jardin ? L'idée que je m'y étois plongé dans mon enfance, m'a caufé un plaifir délicieux. J'ai fenti que mon cœur étoit auffi tranquile, auffi content qu'il l'étoit dans ces jours de gaieté & d'innocence.

De tous les préjugés du local, celui qui nous attache au lieu qui nous a

vu naître, eſt le plus fort & le plus agréable.

Doux ſéjour de la maiſon paternelle, tu es celui du vrai bonheur!

Il me prend, quelquefois, envie de faire un Poëme à la louange des Dieux Pénates.

Nous négligeons trop ces Divinités aimables. Elles en ſont bien vengées. On ne trouve de vrais plaiſirs que ſous leurs auſpices.

Je vous l'avoue; mon goût pour la campagne eſt plus vif qu'il n'a jamais été.

Les ſcènes qui m'environnent ſont moins riantes que quand je me ſuis établi à Bellfield; mais elles ne m'en paroiſſent pas moins agréables. Nos affaires rurales nous amuſent ſans embarras. Ma mere nous a fait préſent d'une petite bibliothéque de

livres choiſis... Elle ſe plaît dans la compagnie d'Emilie, Emilie ſe plaît dans la ſienne. Nous avons des voiſins aimables dont la fortune n'eſt pas ſupérieure à la nôtre : nous les voyons, ils viennent nous voir.

Les ſoirées ſont longues ; mais elles n'en ſont que plus gaies. J'aime le plaiſir de la table... C'e n'eſt pas pour ce qu'on y peut manger de fin & de délicat ; perſonne n'a plus d'indifférence que moi à cet égard, mais elle excite la joie... Elle anime la gaieté ſociale ; elle répand la bonne humeur parmi les convives.

Les ſoupers qu'Emilie nous donne ſont charmans.... mais la modicité de notre revenu nous empêche de les répéter auſſi ſouvent que je le voudrois..... Si j'étois riche, ce ſeroit là mon extravagance.

Pour combler ma félicité, Emilie se plaît dans ma retraite... Elle trouve son bonheur dans mon affection.

Nous sommes si rarement seuls, que nous regrettons de n'avoir pas plus de momens libres. Je me souviens toujours, quand je la quitte, de mille choses que j'avois à lui dire, de mille idées nouvelles dont j'avois à lui faire part, & je suis impatient de la revoir sans contrainte.-

Je vous avoue, cependant, que mon bonheur n'est pas sans quelque mélange d'amertume..... Je crois voir de temps-en-temps un nuage d'inquiétude sur le visage d'Emilie..... Il se dissipe aussi-tôt que mes yeux rencontrent les siens... mais cela me cause de la peine.-

Je vais aujourd'hui chez Temple.

Adieu, cher ami.

RIVERS.





LETTRE CCXXIII.

Madame Fitzgérald, au Colonel Rivers.

A Londres, ce 14 Novembre.

C'Eſt donc vous, mon doux Colonel, qui n'approuvez pas l'amitié des femmes pour les hommes ? Je croyois que vous aviez des idées plus nettes des choſes.

Votre belle lettre eſt cauſe que j'ai eu une querelle avec Fitzgérald, & la choſe n'eſt pas encore décidée. C'eſt la galanterie qu'on reproche aux femmes, en général, qui en a été le ſujet : mais nous n'avons pas eu toutes les femmes en vue. Les Dames Françoiſes & An-

gloises, ont seules été nos objets de comparaison.

J'ai connu un homme qui se croyoit épris de la passion la plus vive.- Il différoit, cependant, d'épouser sa divinité, parce qu'il n'étoit pas en état de lui acheter un service de vaisselle d'argent... Il attendoit, avec patience, que ses Fermiers le payassent.

Les mœurs modernes favorisent bien peu la tendre passion.

Quelle différence ! Les amans des autres siécles n'avoient que des Dragons & des Enchanteurs à combattre. Les monstres qu'ils ont à vaincre aujourd'hui, sont mille fois plus redoutables : comment triompher de l'avarice & de l'ambition ?

Nos deux petits menages exceptés, mon cher Colonel, je n'en connois qu'un autre qui rend le mari

& la femme heureux... mais n'allez pas vous imaginer que ce couple fortuné habite la Ville.- Il jouit de ſon bonheur à cinquante lieues d'ici. Il y a dans la maiſon environ cent louis de revenu.

Mais l'ennui ne vous gagne-t-il donc pas en liſant ma lettre ?... Vous la trouvez, ſans doute, bien philoſophique. Moi, je la trouve lourde, ſans feu, ſans vivacité. Je ne ſçais où j'ai pris cette langueur.

Je ne ſuis pas fâchée, au reſte, de ce qu'elle eſt ainſi. Je vous en ai écrit une qui étoit *divine*, vous ne m'avez point fait de réponſe; vous méritez bien d'en être puni.

Les idées d'Emilie, ſur ſon habit de maſque, me plaiſent... On voit que vous êtes encore amans.

C'eſt par-là que j'ai découvert les premiers ſymptômes de mon goût

pour Fitzgérald. Je m'embarraſſois aſſez peu de ma toilette avant que je le connuſſe... Je ne m'en inquiétois même encore que fort peu quelque temps après; mais elle devint bientôt une affaire eſſentielle. J'ai eſſayé juſqu'à vingt bonnets différens les jours que je l'attendois à Sillery.

Il faut avouer qu'il méritoit bien toutes ces attentions. Vous êtes tous deux des hommes uniques. Vous ne ſçauriez croire combien je vous ſçais gré, à l'un & à l'autre, de n'avoir jamais parlé, devant Emilie & devant moi, d'aucune de vos amourettes. Cette délicateſſe fait plus pour nous convaincre de votre affection que tous les ſermens du monde.

Temple en agit, à cet égard, d'une maniere choquante. Le beau panégyrique qu'il fait de lui en vantant ſes *proueſſes* ! J'ai remarqué que

Lucie en étoit pénétrée... Elle a l'attention de n'en point paroître affectée dans la crainte de lui faire de la peine ; mais, dans ces occasions, je l'ai vue, à la fois, sourire & verser une larme de regret.

Une femme qui n'a que de la vanité, sans affection, n'est pas fâchée d'entendre parler des brillantes conquêtes que son mari a faites ; elle les regarde comme des victimes qu'il a immolées à la supériorité de ses charmes : mais ce n'est qu'à une pareille femme qu'on en peut parler. Celle qui aime sincérement est pénétrée de chagrin. Il faut, pour la flatter & pour lui plaire, paroître trop occupé de la passion actuelle pour qu'on puisse seulement se souvenir de celle qui est éteinte. On doit même écarter, s'il est possible, de son imagination, toute idée que l'on a eue

en d'autres engagemens... Nous ſçavons très-bien qu'il y en a eu d'autres; mais nous n'aimons pas qu'on en rappelle le ſouvenir... Je puis, peut-être, me tromper. Je crois, cependant, ne vous parler ici que d'après mes propres ſenſations.

Je liſois ce matin un petit Roman François. J'y ai trouvé une penſée qui m'a fait plaiſir : Liſez.

» Un homme qui ne peut plus » compter ſes bonnes fortunes, eſt, » de tous, celui qui connoît le moins » les *faveurs*. C'eſt le cœur qui les » accorde, & ce n'eſt pas le cœur » qu'un *homme à la mode* intéreſſe. » Plus on eſt prôné par les femmes, » plus il eſt facile de les avoir, mais » moins il eſt poſſible de les enflam» mer.-

Je ſouſcris de bon cœur à cette vérité.

A midi.

Je viens de recevoir une lettre de Lucie. Elle me dit que sa chere belle-sœur est passionnée pour la Philosophie naturelle ; qu'elle lit Ray, Derham, & cinquante autres rêveurs dont on ne connoît pas le nom ; & qu'elle n'est plus occupée qu'à observer, à travers un microscope, les merveilles de la création.

Le mariage, mon cher Colonel, rend donc les jeunes femmes bien sçavantes ? Dites, je vous prie, à votre Emilie, que j'attends d'elle, d'ici à un an, un gros Volume de ses importantes découvertes.

Lucie ajoute, à cela, que vous en êtes encore à vos petites querelles d'amans, & que tout cela se raccommode le mieux du monde.

Je voudrois auſſi bouder avec Fitzgérald, & l'exciter à me faire quelque querelle : mais je ne ſçais comment il s'y prend, il évite tout cela à merveilles. Ce n'eſt aſſurément pas ma faute. Je lui en donne vingt ſujets par jour.

Je voudrois juſtifier ce que dit *Shenſtone.* » La réconciliation eſt, ſelon lui, » le moment le plus ten» dre de l'amour & de l'amitié. L'ame » y retrouve une eſpéce d'élaſticité » qu'elle avoit perdue ; & forcée de » reculer, elle revient avec une nou» velle force, une nouvelle vio» lence ſur elle-même.

Qui eſt-ce donc qui ne querelleroit pas pour jouir du plaiſir de la réconciliation ? Je me fâcherai, tout de bon, contre Fitzgérald, s'il continue ce train de vie doux & tranquile. Je me fâcherai même contre vous.

Dites, je vous prie, à Lucie que je suis très-mortifiée de ne pouvoir aller à son bal. Les maudites affaires viennent toujours s'opposer à nos plaisirs.

Adieu.

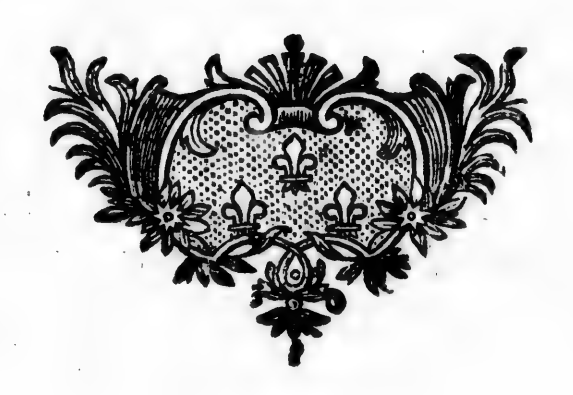
B. F. FITZGERALD.

Une lettre si longue m'ennuyoit... Je l'ai finie... mais je n'avois pas tout dit : lisez encore cette apostille. Avouez qu'un mariage qui ne se fait que sur des principes de prudence est une affaire horrible. La petite D..... que vous connoissez, vient d'éclater. En vérité, il faut que des parens soient bien cruels pour renfermer ainsi, dans la même maison, deux êtres qui ne sembloient faits que pour se tourmenter & qui pouvoient vivre heureux l'un sans l'autre.

Quelle différence quand on prend du temps & que l'on ne choisit que pour soi !... Je commence à croire que le goût réciproque peut se perpétuer toute la vie.

Je me représente quelquefois Fitzgérald & moi, depuis l'heure passionnée, où, pour son bonheur, je lui donnai la main jusqu'à ces momens tranquiles, encore éloignés, où, assis vis-à-vis l'un de l'autre, chacun dans un fauteuil, près du feu, nous faisons la méridienne, lui, en grave Juge de campagne, & moi en femme bienfaisante qui vient au secours des pauvres de la Paroisse... Cette situation me divertit, & je me dis; mais il n'y a rien de choquant, ce me semble, à devenir vieille. Ce qu'on a perdu de ses charmes est racheté par le plaisir de faire & de dire tout ce qu'on veut. Ne trou-

vez-vous pas que j'anticipe un peu le temps du radotage ? Adieu ; car vous feriez, peut-être, pire ; vous me le direz.



LETTRE CCXXIV.

Le Colonel Rivers, au Capitaine Fitzgérald.

A Bellfield, ce 16 Novembre.

Ce Nabab Oriental eſt arrivé, mon cher ami. Il eſt auſſi riche qu'empreſſé à faire mon mariage avec ſa fille.

Ma mere vient de recevoir une lettre de lui. Il parle de cette affaire avec une ardeur qui me fait prévoir d'avance combien il ſera fâché de voir ſon projet échoué. Je ſerai obligé de prendre des précautions pour lui apprendre cette nouvelle.

Il ſera ici mercredi au ſoir. C'eſt préciſément le jour du bal de Tem-

ple. Mais je ferai partir les Dames, & je resterai à la maison pour le recevoir. J'aurai un domino tout prêt, je l'en affublerai & je le menerai tout aussi-tôt chez Temple.

Il ignore aussi le mariage de ma sœur. Je pourrai bien lui en faire part; mais je voudrois qu'il ne sçût le mien qu'après qu'il aura vu Emilie...

La meilleure excuse que j'aie à lui donner, c'est de lui en présenter l'aimable cause.

Je ferai mon possible pour les faire causer ensemble au bal, & pour les placer à côté l'un de l'autre, au souper, sans qu'ils se connoissent.

Je suis bien sûr que, s'il lui parle avant de sçavoir que c'est elle qui s'oppose à ses desseins, il ne manquera pas d'avoir pour elle toute l'admiration qu'elle inspire.

Sa fille a été élevée hors de l'Angleterre. C'eſt une circonſtance heureuſe qui me fournit le moyen de la refuſer ſans bleſſer, ni ſa vanité, ni celle de ſon pere. Si je l'euſſe connue, ils pourroient être piqués de ce que j'en ai préféré une autre.

Elle n'eſt pas même encore en Angleterre ; mais on l'y attend à chaque inſtant. J'arrangerai les choſes de maniere que, dès qu'elle arrivera, Lucie & moi nous la menerons chez Temple. Il y vient quelques hommes de mérite, & je ſerai charmée qu'elle faſſe un choix. Son pere dit qu'elle eſt très-aimable. Il n'en parle, cependant, que d'après ce qu'on lui en a dit ; il ne l'a jamais vue.

Je voudrois cacher, à jamais, ce projet à Emilie. Je voudrois, du moins, qu'elle n'en fût inſtruite que

par un autre, & même par une personne qui me seroit tout-à-fait étrangere.

Ma mere est admirable dans cette occasion. Elle ne cesse de me dire qu'elle est infiniment plus satisfaite de ce que je n'ai consulté que mon cœur pour me marier. Elle ne parle de la tendresse d'Emilie que comme d'un trésor inestimable. Enfin, elle ne me montre pas le moindre desir de me voir plus riche que je ne le suis.

Quand je n'aurois jamais vû Emilie, je n'aurois pu me résoudre à épouser cette jeune personne, malgré ses richesses, si l'amour ne nous eût unis.

Ne croyez pas, cependant, que j'ai pour la fortune ce mépris romanesque qu'on a à dix-neuf ou vingt ans, & qui est excusable... j'ai presque dit séant à cet âge.

J'ai vu plus de monde que n'en ont vû, ordinairement, les hommes de mon âge... J'ai vu dans leur beau tous les avantages de l'opulence..... mais ils ne m'ont jamais beaucoup tenté.

Un honnête homme, ſelon mon opinion, doit ſeulement ſonger à pénétrer, dans le monde, par tous les moyens qui peuvent s'accorder avec l'honneur, la probité, & ſon propre bonheur. C'eſt une attention que j'ai toujours eue & je l'aurai toujours. Mais, jai en horreur tous les moyens qu'emploie la baſſeſſe; & le moyen le plus vil, ſelon moi, eſt de vendre ſa main pour une dot.

Avec quel mépris ne regardons-nous pas ces hommes qui ſe couvrent de la honte de ſe faire payer leurs ſoins par des femmes ſans pudeur! Un homme qui ſe marie par

des vues d'intérêt, leur reſſemble dans le point juſte de la comparaiſon.

C'eſt un eſclave acheté. Il n'y a de différence que dans le temps de l'eſclavage; il eſt de plus longue durée.

Adieu. Je pourrai encore vous écrire mercredi.

RIVERS.



LETTRE CCXXV.

Madame Fitzgérald, au Colonel Rivers.

A Londres, ce 18 Novembre.

FItzgérald eſt occupé; mais je crois que vous aimez autant mes lettres que les ſiennes, & en voici une.

Miſs Watſon & ſon jeune enfant ſont arrivés. Elle eſt vraiment tout-à-fait intéreſſante par ſa figure, ſon ton & ſes manieres. Le petit bonhomme eſt beau comme Adonis.

Que le Ciel lui donne une autre ame qu'à ſon pere! Je prévois, ſans cela, d'horribles ravages dans le beau ſexe futur.

Nous venons de recevoir votre

lettre dans l'inſtant. Votre blaſphême contre l'aimable ſaiſon de dix-neuf ans, m'a courroucée.

Jeuneſſe charmante ! aimable ſource des foibleſſes généreuſes ! lorſque dans vos premieres années les eſprits commencent à ſe développer, ils ſont auſſi purs que la lumiere, auſſi ſereins que l'air du plus beau jour, auſſi bienfaiſans que les zéphirs dans la chaleur de l'été, auſſi tendres que les bourgeons naiſſans, auſſi prodigues que le printems, auſſi gais que les oiſeaux qui chantent ſon heureux retour.

Voilà, comme vous voyez, du Shenſtone tout pur. Je viens de le relire avec plaiſir. Je voudrois le donner pour Rudiment à tous ceux qui ſont poſſédés du démon de l'intérêt.

Mon cher Colonel, pour être bon, il faut retenir pendant la vie les mé-

prises de nos dix-neuf ans si, en effet, ce sont des méprises.

Vous, avec tous vos airs de prudence & de connoissance du monde, vous êtes, sur ce point, aussi enfant que vous l'ayiez jamais été. Votre mariage avec une femme qui vous a donné deux mille livres sterling, en est une bonne preuve... & pour surcroît, vous vous en applaudissez... Vous ne regrettez pas une beauté qui vous auroit enrichi.

Soyez toujours ainsi, mon cher. Vous êtes un enfant, je suis une jeune fille; souhaitons de l'être toute la vie.

Sçavez-vous, mon cher ami, que je suis même une fille des Muses? Je faisois des Eglogues à dix-sept ans!

La douce occupation! Un vieux Médecin me disoit que c'étoit un symptôme sûr d'une longue vie, &,

ce qui valoit encore mieux, d'une longue jeunesse.

Il m'expliqua cela. Les esprits animaux entrerent dans sa dissertation, & je n'y compris rien. Vous serez, peut-être, plus heureux que moi.

J'aurois, peut-être, figuré quelque jour parmi nos Poëtes; mais mon pere vouloit voir ce que je faisois; il corrigeoit mes élans... Les Muses sont modestes; elles n'aiment pas qu'on les assujettisse.

Le Génie est comme la Sensitive; elle se retire lorsqu'on y touche...

Enfin, votre Indien est donc arrivé! Il me vient une idée. Il seroit plaisant qu'il devînt amoureux d'Emilie. On m'a dit qu'il avoit des obligations au pere de Madame Rivers: je voudrois qu'il en eût aussi à votre grand-pere; tout cela rassemblé piqueroit, peut-être, sa générosité. Et

que ſçait-on ? S'il alloit vous faire préſent, ſeulement, de dix mille livres ſterling ; ſçavez-vous bien que cela bonifieroit bien vos *petits ſoupers* ?

Adieu. J'oubliois de vous dire que le Chevalier Verville vient dîner ici. Nous n'avons que le temps de nous habiller & de parer le petit neveu.

B. F. Fitzgerald.



LETTRE CCXXVI.

Le Colonel Rivers, à Monsieur Fitzgérald.

A Bellfield, ce 18 Novembre, au matin.

LE Colonel Wilmot, mon cher ami, n'avoit encore écrit qu'à ma mere. Je viens aussi de recevoir une de ses lettres. Il ignore, absolument, toutes nos affaires domestiques, & il me parle, pour ainsi dire, du ton d'un beau-pere. Ne pourroit-il donc pas, au moins, supposer que j'ai pu contracter d'autres engagemens?

Il me raconte son histoire dans cette lettre. C'est un romam raccourci qui, sous la diction de quelque plu-

me élégante, pourroit devenir intéreſſant. Il étoit le cadet de ſa famille. On l'éleva en conſéquence de ce titre. Une jeune perſonne, que la fortune n'avoit pas plus favoriſée que lui, devint l'objet de tous ſes deſirs, & il en fut aimé. Les parens ne traverſent que trop ſouvent ces inclinations; leurs familles s'oppoſérent à leurs vœux. Elles unirent leur crédit pour faire paſſer le jeune homme aux Indes, & on envoya la Demoiſelle chez un ami, à Londres, juſqu'à ce qu'on fût aſſuré qu'il s'etoit embarqué.

Mais ſon départ n'avoit pas été précipité. Ils avoient trouvé moyen de ſe voir, & l'amour l'emporta ſur la tyrannie de leurs Parens. Ils ſe marierent ſecrettement. Le ſeul témoin de leur union fût un frere de la jeune perſonne.

Forcé, enfin, de partir, il la laiſſa aux ſoins de ce frere qui l'aimoit beaucoup & qui obtint la permiſſion de la mener en France pour diſſiper ſa mélancolie, & la guérir de ſa paſſion. Elle étoit enceinte, elle accoucha, à Paris, de la fille qu'on me propoſe & mourut quelques jours après.

Son frere, à l'inſçu de la famille, éleva l'enfant comme ſi c'eût été la fille d'un de ſes freres qui avoit été tué en duel en France. Ses parens, qui moururent peu de temps après, inſtruits de la vérité, aſſurérent à leur petite fille un bien qui la mettroit un jour un peu au-deſſus de la médiocrité.

Le Colonel Wilmot, pendant tout ce temps, étoit en proie à une variété de malheurs preſqu'incroyables: mais la fortune ceſſant, enfin, de lui

être contraire, elle l'accabla, pour ainſi dire, de richeſſes. Il avoit toujours été en relation avec ſon beau-frere; mais aucune autre perſonne, en Europe, ne recevoit de ſes nouvelles. Déterminé à repaſſer en Angleterre, il a écrit à ſa fille de venir le joindre à Londres: elle n'eſt pas encore arrivée. Ce qui l'excite ſi vivement à me la faire épouſer, eſt la reconnoiſſance. Mon grand-pere, de toute ſa famille, fut le ſeul dont il reçut des ſecours lorſqu'on l'obligea de quitter l'Angleterre.

A 6 heures.

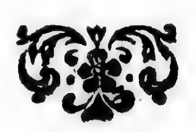
J'ai dîné ſeul. Ma Mere & Emilie ſont parties, dès ce matin, pour aller chez Temple... Elles ont porté leurs habits de bal; mais on me les a cachés ſoigneuſement; on veut me ſurprendre.

A 7 heures.

M. Wilmot vient d'arriver. C'eſt un fort bel homme, grand, bien fait, & ayant un air de dignité. Il eſt fort brun. Bell l'aimeroit à-cauſe de ſon nez aquilain. Il n'a pas cinquante ans & paroît les avoir : le changement de climat influe beancoup ſur les voyageurs.

Il s'habille & nous allons partir. Adieu.

RIVERS.





LETTRE CCXXVII.

Madame Fitzgérald, à Madame Rivers.

A Londres, ce 18 Novembre, à minuit.

JEunesse frivole ! dansez. Vous ne songez guères, je crois, que je m'occupe à vous écrire : mais je m'en console, parce que vous songez encore moins à d'autres qu'à moi. Je suis sûre que vous ne soupçonnez, seulement, pas avec qui j'ai dîné & soupé aujourd'hui chez le Lord G... Hé bien, ma chere, ressouvenez-vous, s'il se peut, du Chevalier Clayton. C'est avec lui que j'ai si heureusement passé ma journée. Il est aussi

gai, auſſi amuſant qu'il l'a jamais été.

J'ai pouſſé un ſoupir de regret de ce que vous avez perdu un homme auſſi accompli... En vérité, je ne ſçais à quoi vous ſongiez; mais parlons plus juſte.

Il a été un peu déconcerté en me voyant. Il a rougi, & j'ai cru, pendant une minute ou deux, qu'il alloit s'animer. Je me trompois, il a repris ſon inſipidité monotone, en ſouriant de temps-en-temps, comme à ſon ordinaire, & ſans ſçavoir pourquoi.

Il ne m'a point demandé de vos nouvelles. Le moment eſt venu de boire des ſantés; on m'a demandé celle que je voulois célébrer; j'ai répondu malicieuſement que c'étoit la ſanté de Rivers, & il y a bu froidement ſans faire ſemblant d'avoir jamais entendu parler de lui.

Les

Les beautés de la Ville ſe mettent ſur les rangs... Son grand air les charme, & leur eſprit le captive.

Sa mere, la pauvre femme! Ce mariage, dont elle parloit dans ſes lettres, n'a pu réuſſir. La famille de la Demoiſelle ſouhaitoit qu'il ſe fît; mais elle a mieux choiſi. Elle a donné ſa main, la ſemaine paſſée, au Chevalier Palmer, jeune homme aimable, qui eſt de notre connoiſſance. Elle eſt fort riche; mais elle le ſeroit encore plus, qu'il la mériteroit. Il a une petite terre dans le Comté de Lincoln. Je ne crois pas qu'elle ſoit à plus de vingt miles de chez vous: ce ſont de nouveaux voiſins; vous ſerez charmés de faire connoiſſance avec eux.

Mais qui eſt-ce qui peut jamais vous faire égaler le bonheur dont je ſuppoſe que vous jouiſſez en ce mo-

ment? Je ſuis perſuadée que Rivers vous trouve mille charmes qu'il n'avoit point encore remarqués... Cet habit de payſanne!... Oh! voilà de quoi lui faire tourner la tête... & je vous vois triomphante & les yeux pétillans de joie d'avoir trouvé un nouveau moyen de lui plaire.

Vous ne me dites pas la moitié des choſes... Toutes les vieilles tantes célibataires de votre canton ont eu mille ſoupçons injurieux ſur Miſs Watſon... Cela étoit dans l'ordre.

On a dit.... ou, peut-être, cette idée eſt-elle de mon crû... Non, non, c'eſt mon cher Shenſtone qui dit que ce ſont ordinairement les perſonnes les plus dignes d'eſtime qui ſont expoſées aux ouvrages des calomniateurs, de même que c'eſt le meilleur fruit qui eſt bequeté par les oiſeaux.

Il faut avouer, pourtant, que les

apparences étoient un peu contr'elle; j'excuſerois toutes ces vieilles prudes, ſi elles ne jugeoient jamais que ſur des ſoupçons de cette nature.

Mais elles condamnent indiſtinctement tout le monde. La plus légere indiſcrétion les ſouléve; elles veulent que tout le beau ſexe ſe conduiſe ſelon leurs principes. L'âge, le temps, les circonſtances, tout cela eſt indifférent. Elles lancent leurs arrêts ſur la jeuneſſe pour de petites fautes qui ne ſont ſouvent qu'une preuve de la prudence qui l'a empêchée d'en faire de grandes.

Malheur à tous ceux qui n'ont pas fait dans leur vie le moindre petit écart! Le Ciel leur a refuſé toute vertu active.

La beauté morale eſt comme la beauté phyſique. Elle a de petites taches qui la rendent quelquefois plus piquante.

Adieu. La ſeule choſe que je puiſſe encore vous dire, c'eſt que ſi l'imprudence eſt un crime, il faut que vous priez Dieu d'avoir pitié de votre chere Bell.

Le Chevalier Clayton ſeroit donc, d'après ces beaux principes, l'homme du monde le plus vertueux..... Lui ?... Je vous entends.

B. F. FITZGERALD.



LETTRE CCXXVIII.

Madame Fitzgérald, au Colonel Rivers.

A Londres, ce 19 Novembre.

VOus ne vous trompez pas, mon cher Rivers. J'aime votre nouveau débarqué à cause de son nez aquilain; le visage d'un sot n'en a jamais été décoré.

Je suis persuadé qu'il a senti tout son bonheur. Quoi! il arrive & il tombe, tout de suite, au milieu d'un cercle de beautés ravissantes? C'est passer, tout-d'un-coup, d'une plaine insipide dans un parterre émaillé de mille fleurs.

Fitzgérald dit qu'il lui inſpireroit de la jalouſie, par rapport à votre amitié, s'il avoit quinze ans de moins : mais l'amitié la plus forte eſt toujours entre les perſonnes du même âge; elles ont la même façon de penſer & de voir les choſes; cela le raſſure.

Chaque ſaiſon de la vie a, effectivement, ſes idées particulieres, & nous ſommes naturellement portés à croire, qu'il n'y a que ceux qui penſent comme nous, qui ont raiſon.

Cette morale, je vous en avertis, n'eſt pas de moi; mais ne trouvez-vous pas que je ſuis une femme bien complaiſante d'être ainſi l'écho de mon mari ?

Il vouloit vous écrire. Je ne ſçais quelle affaire l'en empêche. Il vous auroit appris ce qui s'eſt paſſé avec

le Chevalier Verville. J'en ſuis très-contente. Il a aſſuré trois mille livres ſterling au petit bon-homme, & cent livres ſterling, de rente viagere, à Miſs Watſon. Il prend ſur lui tous les frais de l'éducation de l'enfant qui aura, d'ailleurs, un jour le fonds de la rente viagere... Je ne ſçais où j'ai pris cette idée : mais il me ſemble qu'il pourroit bien arriver un autre jour où le Chevalier répareroit, dans la perſonne de l'amie, les outrages de ſon frere...

A propos, votre Colonel Oriental, a-t-il bien profité de la place que vous lui avez donnée à côté d'Emilie? Sçavez-vous que les diamans de ce pays-là ſont ſéduiſans?

Adieu, & écrivez-nous tout ce qui ſe paſſe.

B. F. FITZGERALD.

LETTRE CCXXIX.

Le Colonel Rivers, à M. Fitzgérald.

A Hill-wood, ce Jeudi matin ; à 11 heures.

A Peine eſt-il jour pour nous ; mon cher Fitzgérald. Le bal étoit charmant. Je n'en ai jamais vu d'auſſi agréable hors de Londres.

Temple a du goût, & il n'avoit rien épargné pour rendre cette fête brillante. Son ſalon étoit, ſur-tout, admirablement bien décoré.

Vous auriez été ravi de voir Emilie. Le plus grand des Monarques auroit donné ſon ſceptre pour ſa houlette. Son habillement ſimple, élé-

gant, ne perdoit point de ſon caractere : elle n'a, peut-être, jamais parue avec tant d'avantage.

Il y avoit dans tout ſon air une ſimplicité noble qu'on ne peut exprimer.

Sa taille ſvelte, délicate, les agréables contours de ſa gorge & de ſes bras, ſes beaux cheveux négligemment noués avec un ruban & flottant en boucles ſur ſes épaules, les graces naturelles de tous ſes mouvemens; enfin, ce *je ne ſçais quoi*, indéfiniſſable, qui la fait toujours paroître au-deſſus d'elle-même, tout cela peignoit à l'imagination, avec la plus grande vivacité, l'idée charmante d'une Nymphe qui s'échappe des bois pour venir trouver le mortel favori qui a ſçu la toucher.

Le Colonel Wilmot la fixoit avec extaſe. Il me demandoit ſi les Divi-

nités champêtres avoient quitté leur séjour pour orner la maison de Temple.

Je l'ai présenté à Emilie & je l'ai laissée avec lui... Je me suis marié fort à propos... Un Nabab doit être un rival bien dangereux.

Lucie a paru aussi fort aimable; mais c'est un autre ton, d'autres manieres. Elle étaloit tout le luxe d'une Sultane favorite: Ses charmes inspiroient du respect, & ceux d'Emilie l'attiroient. Ses regards commandoient; ceux d'Emilie persuadoient avec douceur.

Il y avoit beaucoup d'autres Dames; on m'a même dit qu'il y en avoit de fort belles : mais je vous avoue que je n'ai vu qu'Emilie. Bell a bien fait de ne pas venir... Il auroit fallu qu'elle m'eût dit qu'elle étoit là pour que je l'eusse remarquée.

N'allez pas, je vous prie, lui lire ceci.

Nous faiſons ce matin une courſe à Burleigh. Le Colonel Wilmot y accompagne Emilie. Il ne ſçait point encore que je ſuis ſon mari, & elle ignore qu'il eſt mon parent. Il ne la conoît que ſous le nom de ſa belle Payſanne : je les inſtruirai à notre retour.

Adieu.

RIVERS.

J'avois prévenu le Colonel du mariage de ma ſœur, & j'avois trouvé le moyen de le préſenter à Temple ſans qu'on s'en apperçût. Il n'eſt ici étranger qu'à Emilie. J'aurai le ſoin de le prier de ne lui point parler du deſſein qu'il avoit conçu à mon égard.

LETTRE CCXXX.

Madame Rivers la jeune, à Madame Fitzgérald.

Ce Jeudi matin.

JE ſuis encore toute fatiguée, ma chere, & l'on veut, malgré cela, me faire faire une promenade à quelques lieues d'ici. J'ai été cette nuit la plus heureuſe petite perſonne du monde. Les yeux de mon Rivers ne m'ont pas quittée un inſtant. Parmi la foule de beautés où j'étois confondue, il ſembloit n'appercevoir que moi : mais je voyois à travers ſon contentement, qu'il étoit fâché de ce que mon maſque lui

déroboit le plaisir de me voir... Il voulut me le faire quitter long-tems avant le souper : il étoit enchanté de ce que j'attirois les regards de toute l'assemblée.

Il avoit amené un Monsieur qui, sur-tout, me regardoit avec plus d'attention que les autres. C'est un homme d'un certain âge, mais aimable, honnête & de beaucoup d'esprit, si, toutefois, on peut juger de l'esprit de quelqu'un dans une conversation souvent interrompue.... Il ne m'en a pas moins frappée. Je n'ai jamais, au premier abord, senti tant de penchant pour un homme que pour lui, si ce n'est pour Rivers.

Mon doux mari vient de me dire que j'avois fait la conquête de son ami; c'est lui qui sera mon écuyer

dans la courſe que nous allons faire à Burleigh.

Rivers ne nous a préſentés l'un à l'autre qu'en qualité de maſques. Les embarras du bal & de la foule, lui ont apparemment fait oublier de nous faire connoître réciproquement.

Je ne ſçais pas même le nom de cet aimable étranger, & je ne crois pas qu'il ſçache non plus qui je ſuis.

Lucie étoit d'une beauté raviſſante. Son habillement, auſſi ſomptueux qu'élégant, alloit admirablement à ſa taille, qui ne m'avoit point encore parue ſi belle.

C'eſt en vain que les autres auroient voulu eſſayer de paroître belles en ſa préſence.

Vous ſçavez comme elle porte

bien ſa tête. Sa taille impoſante, la dignité de ſon air, les mouvemens ondulés des plis de ſa robe, l'éclat de ſes diamans, lui donnoient une ſupériorité infinie ſur les autres femmes... & elles le ſentirent d'une maniere qui me fit de la peine.

Je n'aime point à voir des ſenſations de trouble & de dépit dans les lieux qui ſont conſacrés au plaiſir. C'eſt, pourtant, à quoi il faut s'attendre tant que les paſſions humaines ſeront ce qu'elles ſont.

Il y avoit quatre ou cinq autres Sultanes. Il ſembloit qu'elles étoient les Eſclaves de Lucie. En un mot, elle avoit l'air d'une Déeſſe; elle marchoit en Reine.

La ſimplicité de mon déguiſement prévint des comparaiſons qui m'auroient été fort déſavantageuſes.

J'étois à l'abri de la critique. Ce

pendant, la différence extrême de nos parures, me donnoit beau jeu pour être considérée même à côté d'elle.

Temple n'avoit pas voulu qu'elle mît de masque. La fraîcheur, la vivacité de son teint animé par le plaisir & par la confiance d'être universellement admirée, lui faisoit tout éclipser.

A peine pouvoit-on soutenir le feu de ses yeux.

Je n'ai jamais vu la tendresse & la vanité de Temple si satisfaites... Il écoutoit, avec avidité, tous les éloges qu'on lui prodiguoit, & que l'envie même ne pouvoit lui refuser.

Madame Rivers soutenoit à merveille le caractère qu'elle avoit choisi. On l'auroit prise, lorsqu'elle parloit à Rivers, pour Aurélie; elle en a les vertus.

Rivers la regardoit avec · · at-tendrissement qui me le rendoit mille fois plus cher. Quelle mere ! & quelle femme divine !

Adieu. Les voitures sont prêtes & l'on n'attend que moi.

E. M. Rivers.



LETTRE CCXXXI.

Le Colonel Rivers, à Monsieur Fitzgérald.

Jeudi, deux heures.

EMilie n'avoit point encore vû Burleigh. Le Colonel Wilmot & elle en ſont enchantés. Il eſt encore plus enchanté d'elle.

Il eſt actuellement dans ſon appartement. Je vais les y aller joindre pour lui faire part de mon mariage. Il eſt dans la diſpoſition où je ſouhaitois qu'il fût pour lui apprendre cette nouvelle.

Je ſuis ſûr qu'il me pardonnera. Je reviens. Il eſt mortifié ſans être ſurpris. Il avoue qu'il n'étoit pas

possible de résister aux charmes d'Emilie : il l'a priée d'être l'amie de sa fille.

Il veut absolument lui donner un ajustement complet de Diamans ; ce n'est, dit-il, qu'à cette condition qu'il me pardonnera mon mariage.

Je vais lui présenter Emilie chez lui.

Adieu pour un moment.

Ah ! mon cher Fitzgérald !... à-peine puis-je respirer. Le tumulte de ma joie, ma surprise... Cette fille que j'ai refusée... Emilie... L'auriez-vous jamais cru ?... Enfin... mon cher ami, mon Emilie est cette fille si chere du Colonel Wilmot.

Quand je l'ai annoncé à Emilie par son nom, elle a changé de couleur... J'ai ajouté qu'il arrivoit des Indes orientales... Un tremblement

ſoudain l'a ſaiſie; elle eſt devenue pâle, la voix lui a manqué, & en tombant ſur un ſopha, elle s'eſt écriée d'une voix foible : mon pere! & a perdu tout ſentiment.

Il court à elle, la ſerre contre ſon ſein, lui donne mille baiſers, & lui demande, avec tranſport, ſi elle eſt réellement ſa fille, ſa chere Emilie, le gage précieux que ſon Emilie Montague lui a laiſſé de ſa tendreſſe!...

Elle reprend ſes eſprits, fixe ſon pere avec attendriſſement, lui baiſe la main... Elle veut parler, les larmes étouffent ſa voix.

Je ne puis vous décrire toute cette ſcène.

Je les ai laiſſés pour vous faire part de mon raviſſement.

Adieu. Ces momens ſont trop précieux pour que je puiſſe vous en

dire davantage. Je vous écrirai demain.

Rivers.



LETTRE CCXXXII.

Le Colonel Rivers, à M. Fitzgérald.

Ce Vendredi.

LE bonheur de votre ami eſt complet.

Le ſein de mon Emilie n'eſt plus agité d'aucune inquiétude. L'approbation de ſon pere ne lui laiſſe plus rien à déſirer.

Vous vous ſouvenez qu'elle vouloit différer notre mariage. Elle attendoit ſon pere ; c'étoit-là ſon motif.

Elle eſpéroit, quoiqu'il l'eût engagée à un autre, pouvoir le fléchir & l'engager à lui laiſſer la liberté du choix. Elle ne ſçavoit pas que le mari que lui deſtinoit ſon pere étoit ſon heureux Rivers.

On lui avoit fait promettre dès ſon enfance de cacher les circonſtances de ſa naiſſance ; & elle ne me les avoit pas même appriſes.

Elle étoit réſolue de n'en jamais épouſer un autre que moi... mais ſûre du retour de ſon pere, elle croyoit qu'il étoit de ſon devoir de l'attendre.

Elle ſuppoſoit qu'il me verroit avec les mêmes yeux qu'elle, & qu'il changeroit de deſſein dès qu'il m'auroit vu. Elle ſe figuroit qu'il ſeconderoit ſon amour par le ſeul motif de récompenſer ſon obéiſſance en différant de ſe marier.

Ce ſont les lettres que vous lui avez apportées de Madame Melmoth qui l'avoient inſtruite du retour de ſon pere ; il y avoit deux ans qu'elle n'avoit reçu de ſes nouvelles, elle le croyoit mort. Mes importunités, la crainte que je ne doutaſſe de ſa ten-

dresse, la promesse qu'elle avoit faite de se taire sur sa naissance & qui l'empêchoit de s'expliquer davantage ; tout cela surmonta son devoir & elle m'épousa.

Mais elle écrit à Madame Fitzgérald.

Venez tous partager le bonheur de vos amis.

RIVERS.



LETTRE CCXXXIII.

Madame Rivers la jeune, à Madame Fitzgérald.

Ce Vendredi.

RIvers vous a raconté... Il eſt impoſſible, ma chere amie, de vous exprimer tous les tranſports de ma joie. Cet événement concilie tous mes devoirs.

Je ſentois que j'avois manqué à l'obéiſſance filiale. Cette inquiétude troubloit le plaiſir que j'avois d'être mariée au plus aimable des hommes... Toutes ces peines d'eſprit ſont diſſipées.

Ce mari que je redoutois, que j'étois réſolue de ne jamais accepter, étoit mon cher Rivers.

Mon pere m'excuſe. Il pardonne le crime de l'amour; il bénit la bienfaiſante Providence qui nous a conduits au bonheur.

La plus aimable des meres prend part à ma joie. Elle rend graces à la bonté divine qui a récompenſé ſon fils de toutes les attentions qu'il a eues pour elle.

Rivers l'écoute... il ſe détourne pour cacher ſes larmes... La tendreſſe qu'elle lui inſpire eſt auſſi douce que celle d'une femme.

Que de reconnoiſſance nous devons au au Ciel! Que ſes bienfaits ſoient à jamais gravés dans nos cœurs!

Lucie auſſi!... Temple!... Ah! tout eſt joyeux de notre joie.

Mais il faut tout vous dire. Rivers vous a déja fait part d'une partie de mon hiſtoire...

Mon oncle me confia à une fem-

me dont il étoit sûr & me plaça avec elle dans un Couvent en France. J'y restai jusqu'à l'âge de sept ans. Il me fit alors venir en Angleterre. Je passai encore huit ans dans les Pensions. Il me prit avec lui & me mena dans le Comté de Kent, où il alloit joindre son Régiment. C'est-là, ma chere, que je vous trouvai & que se formérent, entre nous, ces doux liens de l'amitié qui nous unit. Que je regrettai le parti qu'il prit d'entrer dans un autre Régiment ! Il fut bientôt obligé de passer en Amérique, & je l'y accompagnai.

Les affaires de mon pere étoient alors dans une situation qui détermina mon oncle à saisir la premiere occasion qui se présenteroit de me marier avec quelqu'avantage.

Je le respectois comme s'il avoit été mon pere : il m'en avoit toujours

ſervi. Je n'avois pas d'autres volontés que les ſiennes.

Il m'engagea au Chevalier Clayton. Une maladie dangereuſe lui annonça la fin de ſes jours. Il m'apprit alors toutes les circonſtances de ma naiſſance, en me faiſant promettre de les cacher juſqu'à ce que je viſſe mon pere.

Il mourut & me laiſſa environ deux mille livres ſterling que ſon grand-pere lui avoit confiées pour moi. C'étoit, alors, toute la fortune que je pouvois eſpérer.

On croyoit que mon pere étoit ruiné. Le bruit même de ſa mort ſe répandit. Je me crus abſolument libre de mes actions.

Deux ans ſe paſſerent ſans qu'on reçût de ſes nouvelles. Les lettres que vous m'avez apportées de Madame Melmoth, m'ont, ſeules, inſtruite

qu'il étoit vivant. Une foule de contre-temps, qui ne ſont que trop ordinaires lorſqu'on eſt dans des régions ſi éloignées les unes des autres, en avoient retardé la réception.

Le Ciel favorable conduiſit Rivers à Montréal pendant que j'étois dans cette ſituation. Je le vis, & mon ame, dès ce moment, fut à lui.

Vous ſçavez le reſte, ma chere Bell. Je touchois au moment de mon bonheur lorſque vous m'apportâtes les lettres de Madame Melmoth. Elle m'annonçoit que ſi j'étois encore fille, mon pere me recommandoit de ne me point marier qu'il ne fût arrivé.

Elle ajoutoit dans ſa lettre qu'il me deſtinoit à un de ſes parens dont la famille étoit venue à ſon ſecours; que ſes affaires avoient pris un tour heureux; qu'il étoit riche, qu'il

croyoit ſon devoir intéreſſé à payer cette dette de reconnoiſſance, qu'il eſpéroit, en même temps, me rendre heureuſe, en m'uniſſant à un homme qui, par la réputation dont il jouiſſoit, méritoit ma tendreſſe.

Vous vous ſouvenez, ſans doute, ma chere Bell, à quel point ces lettres m'affecterent. J'écrivis, ſur le champ, à Rivers, pour le prier de différer notre mariage. La maniere dont il prit cette propoſition & la crainte de lui déplaire & de lui paroître indifférente, me firent trahir ce que je devois à mon pere; je l'épouſai. Je ne lui demandai pour toute choſe que de ne me point obliger à lui expliquer les motifs de ma conduite.

Je ne connoiſſois point l'humeur de mon pere. Il pouvoit être un tyran qui nous auroit ſéparés l'un de l'autre. Rivers doutoit de ma ten-

dresse. Si j'eusse attendu & que mon pere n'eût pas consenti à notre union, ses soupçons auroient, en quelque façon, été justifiés. Il auroit pu supposer que j'avois cessé de l'aimer ou que mon amour n'avoit été qu'une feinte. Il auroit pu m'accuser d'avoir voulu attendre le retour de mon pere pour rejetter sur l'autorité paternelle la cause de mon changement.

L'amour surmonta tout. J'aurois, peut-être, couru risque, en différant, de perdre tout ce que chérissoit mon ame.

Je ne comptois plus, en me mariant, sur la fortune de mon pere. Je m'imaginois qu'il m'en priveroit pour me punir, & j'y renonçois avec désintéressement. J'espérois, cependant, que le mérite de Rivers & l'affection paternelle, quand il nous au-

roit connus tous deux, auroient assez d'empire pour l'exciter à faire quelque chose pour moi.

J'aurois été trop satisfaite qu'il m'eût seulement laissé la moitié de ses biens : j'aurois volontiers consenti qu'il eût donné l'autre moitié à celui qu'il me destinoit.

J'avois donné ma main à Rivers & j'étois heureuse. Cependant, le retour assuré de mon pere, ma désobéissance, altéroient mon bonheur. Un nuage de chagrin, qui paroissoit, malgré moi, dans mes yeux, enveloppoit toute mon ame. Je suis sûre que Rivers s'en est apperçu bien des fois; mais sa délicatesse extrême l'a toujours empêché de m'en demander la cause.

Je sçais, à présent, ce qui avoit toujours été un secret pour moi. Je sçais que mon pere avoit offert sa fille

inconnue, à Rivers, avec toute sa fortune. Mais quand même il ne m'auroit pas été aussi atttaché, sont-ce les richesses qui pouvoient satisfaire un cœur aussi sensible que le sien ? Il rejetta aussi-tôt cette proposition, & dans la crainte que je n'en fusse instruite & que mon désintéressement ne m'engageât à le presser de l'accepter, il pressa lui-même notre mariage avec plus d'importunité que jamais. Admirez, ma chere Bell, toute sa générosité. Il m'a caché ce sacrifice & je l'aurois toujours ignoré sans les circonstances qui ont tout éclairci.

Ces sentimens si nobles & qui sont si particuliers à mon Rivers, avoient, jusqu'à présent, enseveli dans le secret, des mystères qui ne nous laissent plus rien à souhaiter pour notre bonheur.

Que mon Rivers est bien digne de toute ma tendresse ! L v

Mon pere me fait appeller.

J'ai oublié de vous dire que je lui ai donné le portrait de ma mere.

Adieu.

E. M. RIVERS.



LETTRE CCXXXIV.

Madame Fitzgérald, à Madame Rivers la jeune.

A Londres, ce Dimanche.

VOs deux dernières lettres, mes chers enfans, nous ont comblé de joie. Vous méritez tout votre bonheur, & nous irons en être les témoins dans quelques jours.

Nous sçavions la proposition que votre pere avoit faite à Rivers. Mais il nous avoit fait promettre de ne vous en point parler. Il nous avoit même chargés de vous retenir à Rose-Hill jusqu'au moment de votre mariage; il craignoit que vous n'allassiez à Londres, & que vous n'apprissiez

cette nouvelle, par quelqu'ami de votre pere.

Je ſuis enfin Madame la Majore; Fitzgérald a reçu ſon Brevet ce matin.

Je vous félicite encore une fois, ma chere, ſur ce beau triomphe de tendreſſe.

L'amour & la vertu ont donc par eux-mêmes leur propre récompenſe... Ils nous donnent encore le droit de prétendre à d'autres.

On devroit toujours conſidérer que ceux qui ne conſultent que l'amour pour ſe marier, peuvent devenir riches, & que ceux qui ne ſe marient, au contraire, que pour avoir de la fortune, n'aimeront jamais.

L'amour vient après le mariage! Idée fauſſe qui choque tous les eſprits qui ont la moindre délicateſſe. Un mariage qui ne commence que par l'indifférence voit bientôt le dégoût & l'averſion.

Dites, je vous prie, au Colonel Wilmot que je le retiens, dès ce moment, pour mon Cysisbée. Mon pere, en échange, est entiérement à votre service.

Mais avez-vous donc résolu, ma très-belle, de me mettre en colere contre vous ? Que veulent dire, s'il vous plaît, ces sentimens si nobles & qui sont si particuliers à votre Rivers ?

Infatuée que vous êtes ! Moi, je crois qu'il y a d'autres hommes au monde... Cette noblesse d'esprit n'est pas si particuliere... Et les sentimens de quelques personnes ne sont pas plus généreux que ceux de certaines gens de ma connoissance.

Enfin, je crois que Fitzgérald en vaut bien un autre... Il auroit agi tout de même que Rivers s'il s'étoit trouvé dans la même situation.

Ne me faites plus, je vous prie,

d'éloge exclusif de votre idole. Vous le prenez pour un Phœnix... C'est un homme aimable, charmant; mais il y en a d'autres qui ont les mêmes avantages.

Fâchez-vous si vous voulez... Je me fâcherai aussi.

Fitzgérald est sûrement.--- Rivers a beaucoup de mérite; mais les comparaisons, ma chere.--

Votre mari, le mien, sont deux hommes divins. Je ne les changerois pas pour deux Adonis... mais je ne prétends pas qu'il n'y ait qu'eux d'aimables au monde.

La beauté est dans les yeux de la personne qui aime. Quelqu'idée exaltée que vous ayez de votre Rivers, chaque femme qui respire & qui aime, a la même idée de l'amant qu'elle chérit.

A propos. Voici une nouvelle qui

va bien flatter l'orgueil que vous avez de votre mari.

Un de mes Esclaves, de Québec, m'écrit que Madame Desroches vient de refuser le parti le plus avantageux de la Colonie. Elle a fait serment de ne se jamais marier.

C'est une sotte résolution. Je l'aime, cependant, mieux uniquement parce qu'elle l'a prise.

Mon pere veut acheter une maison dans votre voisinage. Tâchez de lui en découvrir une. Il dit qu'il rendroit son jardin au moins aussi beau que le vôtre. Nous passerions chez lui la moitié de l'année, & je ferois, pendant ce temps là, l'amour à Rivers. Que dites-vous du projet ?

Il faut jetter de la variété sur la vie. Il n'y a rien de si amusant & qui réveille plus agréablement l'esprit, surtout, à la campagne, que d'être ca-

jolée par un homme aimable.

Je ne ſçais pas, cependant, ſi je m'en tiendrois à Rivers. Je pourrois bien étendre un peu plus loin ma coquetterie. L'ami du mari devient bientôt auſſi inſipide que le mari lui-même.

Nous voilà tous à la fin de notre Roman. Elle nous fait dégénérer en gens tranquiles, compoſés, qui ſe marient & forment des établiſſemens. Je crains bien que nous ne courions le riſque de nous plonger tout-à-fait dans la végétation. Cet avenir m'allarme. Demandez à Rivers ce qu'il en penſe. Il ſe vante de connoître les loix de la nature. Il a ſûrement quelque bonne recette pour prévenir cet engourdiſſement.

L'amour eſt une belle invention : mais on me dit qu'il s'évapore; ſes feux ſe changent en amitié... Ce ſont

là, je vous l'avoue, des cendres bien insipides... Encore si cela n'arrivoit qu'à soixante ou soixante-dix ans!

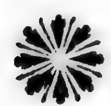
Que faire, pour varier les amusemens de la vie ?

Les Jeux de Cartes furent inventés pour amuser celle d'un Roi... A parler vrai & philosophiquement, la vie n'est autre chose qu'une partie interrompue de Quadrille.-

Un beau Colonel des Gardes entre chez moi...

Adieu.

B. F. Fitzgerald.





LETTRE CCXXXV.

Le Colonel Rivers, à Madame Fitzgérald.

llfield, ce Mardi.

J'Accepte votre défi, ma chere Bell. Vous vous imaginez que je tomberai dans cette insipidité commune aux gens mariés ; détrompez-vous.

Ne craignez pas vous-même de faire cette chûte. Il n'y a personne parmi nous qui court ce risque.

J'ai mille amusemens en réserve pour tenir nos esprits éveillés.

Pas un de nous n'est de l'ordre de ces êtres assoupis qui ont, sans cesse, besoin d'événemens pour sentir qu'ils existent. Ce défaut n'est que le par-

tage des gens froids & inanimés, qui n'ont ni cœur, ni ame, ni vivacité. Ils ne goûtent aucuns des plaisirs de la vie.

Nos aventures ont pris fin. Nous en verrons d'autres; il en naîtra, à chaque instant, qui seront aussi amusantes.

Il ne tient qu'à nous de mener, si je peux m'exprimer ainsi, une vie pindarique. Le plan de la mienne est tout fait...

Voyons...

Vous allez l'approuver. Il a pour base de n'avoir point d'aventures...

Je n'approuve point cela.

Ecoutez, ma chere Bell. La vie n'est agréable que quand elle est mêlée de grands & de petits plaisirs. Il nous faut des amusemens frivoles aussi-bien que des transports sublimes.

Le jardinage ſera mes plaiſirs ſecondaires. Ce ſont ceux de ma divine Emilie, & je les préfére par cette raiſon. Je veux auſſi vous inſpirer du goût pour ces occupations rurales.

Le Colonel Wilmot m'a rendu auſſi riche que je ſouhaitois de l'être.

Vous ſçavez que je mépriſois ſouverainement la fortune lorſqu'elle me paroiſſoit incompatible avec la poſſeſſion de mon Emilie... mais à préſent que je poſſéde l'une & l'autre, je connois toute ſa valeur.

Mon pere (& quel plaiſir n'eſt-ce pas pour moi de donner ce nom à celui d'Emilie!) vouloit me faire entendre qu'il nous falloit une plus grande maiſon. Je ne voudrois pas quitter mes Dryades pour le Palais d'un Souverain. J'ai, cependant, conſenti qu'il fît conſtruire à Bellfield une aile qui manque pour en

completter le plan, & il la meublera à ſa fantaiſie.

Il veut avoir une maiſon à Londres. Nous roderons de l'un à l'autre endroit, ſelon que le caprice nous guidera.

Nous n'aurons de regle pour nous conduire que notre inclination que nous ſuivrons ſans contrainte. Croyez-vous qu'on végete en agiſſant ainſi ?

La grande ſcience de la vie, ma chere, eſt de tenir dans une agitation continuelle le principe actif qui nous anime : mais il faut le bien gouverner. Il pourroit nous détourner du bonheur réel, pour nous faire ſuivre un bonheur idéal & chimérique.

L'amour, tout aimable qu'il eſt, exige une variété d'amuſemens & de diſſipation. Ils empêchent cette langueur qui engourdit les plaiſirs humains.

La tendreſſe, la délicateſſe d'Emilie, tiennent toujours mon amour éveillé. Elle invente de petites parties de plaiſir qui ont l'agrément de la ſurpriſe. Elle en eſt l'ame, j'en ſuis le héros. Toutes ſes attentions tendent à me rendre heureux.

J'envie toujours celui qui a le bonheur de la mener dans ces petites excurſions.

Notre amour eſt, ſans ceſſe, accompagné des jeux & des ris.

Enfin, ceux qui ont le courage d'agir comme nous, qui oſent ne former leur ſociété que de gens choiſis, ſont ſûrs d'être heureux.

Les affections du cœur ſont les vraies ſources du plaiſir. L'amour, l'amitié & ce doux avenir qui vous regarde comme moi, ma chere Bell, la tendreſſe qu'inſpirent des enfans, tous les attachemens domeſtiques,

enfin, sont d'un agrément inexprimable.

L'Auteur bienfaisant de la nature, nous a donné à tous des affections pour les fins les plus sages.....

Cela est bien dit, mon cher Rivers; *mais il faut cultiver son jardin*, & cela est bien triste à notre âge.

Je ne vous réplique point. Venez nous voir; nous arrangerons les choses pour le mieux, & puissions-nous dire toujours : *tout est bien !*

Adieu.

RIVERS.

Fin de la cinquième & dernière Partie.

On trouve chez le même Libraire les Livres suivants : prix broché.

Voyage Sentimental, 2 vol. *in*-12. 2 l. 8 s.
La Fille Naturelle, 2 vol. *in*-12 3 l.
Pied de Fanchette, 3 vol. *in*-12 3 l. 10 s.
La Recluse Anglaise, 3 vol. *in*-12 3 l. 10 s.
Mari offensé, 2 vol. *in*-12, 2 l.
Nourjahad, hist. Orientale, 1 vol, 1 l. 16. s.
Bergeries, 1 vol. 1 l. 4 s.
Emilie Montague, 5 vol. 6 l.
Lettres de Cécile à Julie, 2 vol. *in*-12. 3 l. 10 s.
Iphis & Aglaé, 2 vol. 3 l. 10 s.
Idalie ou l'Amante infortunée, 3 vol. *in*-12, 3 l. 10 s.
Le second volume des Idées singuliéres, 4 l. 16 s.
Abrégé de l'Hist. de France, à l'usage des jeunes gens, 2 vol. *iu*-8°. 7 l. 4.
Agathe de Saint-Bohaire, 2 vol. 3 l.
Temple du Bonheur, 3 vol. 6 l.
Histoire du Chevalier du Soleil, 4 vol. 4 l.
La Rose ou la Fête de Salency, 1 vol. 1 l. 4 s
Histoire de Pierre le Long. 1 vol. 3 l.
Lettre de Lord Austin, 2 vol. 3 l.
Essais sur les Peuples, 1 vol. 1 l. 16 s.

Orgueil Nationnal, 1 vol.	2 l.
Parallèle de Robinet, 1 vol.	2 l.
Histoire des Dogmes, des Philosophes, sous presse.	
Les Vicissitudes de la Fortune, 2 vol.	4 l. 10 s.
Dominique & Séraphique, 1 vol.	1 l. 4 s.
Mémoires de S. Forlaix, 4 vol.	6 l.
Abbaye de Barfort, 2 vol.	2 l. 8 s.
L'Elû & son Président, 2 vol.	2 l. 10 s.
Discours sur les Dogmes de la Religion Gaul. 1 vol.	2 l. 10 s.
Instruction Militaire, 2 vol.	4 l.
Galimathias Poëtique.	1 l. 16 s.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Roman intitulé : *Lettres ou Hiſtoire d'Emilie Montague* ; j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 23 Février 1770.

ARNOULT.

De l'Imprimerie de VALLEYRE l'aîné, rue de la vieille Boucierie, à l'Arbre de Jeſſé.